CUT
Paris
Salon

Armand SILVESTRE 1891



LE

NU

AU

SALON

1891

CHAMP DE MARS

8e VOLUME
DE LA
COLLECTION

PARIS
E. BERNARD & Cie, Imprimeurs-Éditeurs
53 ter, Quai des Grands-Augustins
1891

$25.–

LE NU

AU

Champ de Mars


PHOTOTYPIE ARTISTIQUE
E. BERNARD & Cie
PARIS
1891
71, Rue Lacondamine.

LE NU

AU

CHAMP DE MARS

PAR

ARMAND SILVESTRE



PARIS

E. BERNARD & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

LIBRAIRIE
53ter, Quai des Grands-Augustins

IMPRIMERIE
71, Rue La Condamine, 71

1891



TABLE DES MATIÈRES

PEINTURE

SCULPTURE



A CAROLUS DURAN

A vous, le grand coloriste, l'admirable peintre de portraits, un maître dans le rendu des étoffes somptueuses, mais qui, tous les ans, fidèle au même culte de la Beauté féminine que moi, nous donnez quelque belle image nue, et vous inspirez de ce vers sublime de Victor Hugo :

Chair de la Femme, argile idéale, ô merveille!

J'offre ces pages légères, écrites au courant de la fantaisie, au caprice de la plume et qui ne valent que parce qu'elles vous apportent l'expression de mon admiration et de mon amitié.

Armand SILVESTRE

15 *Mai* 1891.





CAROLUS-DURAN

Danaé



Dans le cristal profond des fontaines de Thrace
Je chercherai l'image errante de Nysa,
Et, dans les sables d'or où son pied se posa,
Sous les roseaux accrus j'irai baiser sa trace.

Car les destins m'ont fait, par les temps accomplis,
Le séculaire amant des amantes passées,
Et les vierges en fleur, dans la tombe pressées,
Rajeunissent pour moi leurs charmes abolis.

Pour qu'à mes yeux jaloux leur beauté fut rendue,
J'ai bravé le flot noir des mornes Phlégétons;
Dans la coupe de nacre où boivent les Tritons,
J'ai recueilli les pleurs d'Ariadne éperdue.

J'ai compté dans la tiède haleine des bûchers,
Les sanglots de Didon sur la Troyenne plage,
Et, du cap Lesbien, j'ai suivi le sillage
Du corps blanc de Sapho descendu du rocher.

Par un guerrier ravie au caprice du pâtre,
Au sang de ses pieds nus j'ai suivi Lycoris,
Et, sur son bras glacé lourd de joyaux de prix,
Baisé le bracelet sanglant de Cléopâtre.

Mais celle qu'aujourd'hui, mon caprice pareil
Au caprice des Dieux, vient chercher sur sa couche
C'est Danaé qui rêve, un sourire à la bouche,
Et pour qui se fondra l'or vivant du soleil !

Et celui qui, dans le cours innocent de ces tendresses posthumes, m'arrêta devant cette image et me fit, en songe, le rival de Jupiter, c'est le peintre qui nous montre Danaé dans l'épanouissement de sa beauté endormie, la tête renversée en arrière et semblant tendre l'ivoire de son cou au joug sacré des caresses, une main venant effleurer à peine sa lourde chevelure, l'autre retombant dans un geste plein d'abandon et tenant une rose. Qui lui donna cette

fleur cueillie au beau jardin des rêves ? L'amant, sans doute qui, le premier, avait murmuré à son oreille des paroles d'amour. Car, s'il en faut croire les sacrilèges commentateurs de la fable, Danaé serait, à travers les temps, le symbole radieux de la courtisane dont le cœur s'est tû et que charme seul le métallique vacarme des richesses. Or, de celles-ci, il n'en est une qui, dans quelque coin obscur de son être profané, n'ait gardé la douceur lointaine de quelque souvenir, une fleur fanée dont le parfum la vient troubler encore dans son magnifique avilissement.

Mais la monstrueuse conception que celle de la vénalité de l'Amour !

Que d'autres plaignent ceux que les femmes ont ruinés et qui crèvent sur la paille, des blasphèmes à la bouche, ce pendant que leurs anciennes maîtresses s'éteignent doucement dans la tiédeur de draps coûteux et la sérénité des rideaux d'où descendent les absolutions du prêtre. Tout l'or qu'ils ont sué ou volé, tout l'or du monde, tout l'or des planètes fondues dans l'immense creuset desséché de la mer pourrait-il payer l'immortelle et troublante joie de respirer seulement le parfum de ce beau corps allangui, d'effleurer, d'une lèvre éperdue d'esclave, ces beaux pieds blancs aux veines d'ivoire, de s'abîmer dans la mystérieuse contemplation de la femme resplendissante de nudité ? Le caprice cupide de Tantale lui-même amoncela-t-il jamais de quoi payer l'ivresse d'un seul baiser !


Rougeron Vignerot sc.





ÉDOUARD SAIN

Jeunesse

L'ovale arrondi de son visage est presque encore d'un enfant. La candeur de ses yeux baissés dit aussi qu'aucune fièvre d'amour n'y a jamais mis sa brulûre. Sa bouche fraîche est comme le fruit mûri sous l'herbe et que n'a pas mordu non plus le baiser du soleil. Tout est ingénu dans le recueillement de cette âme prête aux tendresses

prochaines ; tout est charmant dans ce jeune corps impolué, pur, dans sa blancheur, comme un jardin de lys. Sur quel spectacle charmant se sont abaissés ses regards ? Il semble qu'ils caressent les pointes aiguës de ses seins que soulève à peine une virginité triomphante. C'est une simple coquetterie, peut être, seulement l'abandon du rêve qui a dénoué cette belle chevelure noire, non par la main tremblante d'un amant.

Qui de nous n'a revu, dans l'amante qui nous raconte sa jeunesse — et les femmes adorent ce sujet de conversation — une image pareille à celle-ci et ne lui a adressé, par-delà les temps, des tendresses éperdues, d'imaginaires serment d'amours ? Qui ne lui a dit :

Je te revois enfant — comme tu m'as conté,
A la fleur des pavots, comme des fleurs pareilles,
Mêlant le rouge éclat de tes lèvres vermeilles,
Brune dans l'or des blés qu'avait jaunis l'été.

Je te revois enfant dans la folle gaîté
Des vendanges, buvant le sang tiède des treilles,
Et puis l'hiver venu, durant les longues veilles,
Réveillant le foyer de ton rire argenté

Je recueille avec toi, comme des fleurs fanées,
Les souvenirs charmants de tes jeunes années,
Et dans mon cœur pieux, je les garde à mon tour,

Plus haut que le présent remonte ma tendresse,
Et j'envie au passé jusques à la caresse
Dont t'entourait jadis le paternel amour!

La jeunesse de la Femme est, à l'homme qu'atteint la maturité, un douloureux, ou plutôt mélancolique sujet de méditation. Combien qu'il aurait tant aimées si les tempes ne lui avaient blanchi, si la tristesse des hivers n'avait figé les larmes à ses yeux! A combien ne dit-il pas:

Que ne t'ai-je connu au temps de ma jeunesse!
Dans un rêve d'amour j'aurais su t'enfermer:
Tout renaît le printemps, le jour, l'espoir d'aimer...
Pourquoi n'est-il permis que notre âge renaisse?
— Que ne t'ai-je connue au temps de ma jeunesse!

Que ne t'ai-je trouvée au penchant d'un chemin,
Pâle, les pieds meurtris et de tout rebutée!
Dans mes bras doucement je t'aurais emportée,
Le soleil sur le front et des fleurs dans la main.
— Que ne t'ai-je trouvée au penchant d'un chemin!

Que ne t'ai-je donné le meilleur de ma vie!
L'or fragile et vivant de mes bonheurs perdus!
Ce que m'ont pris l'ivresse et les basses vertus...
Comme un prêtre à l'autel que ne t'ai-je servie!
— Que ne t'ai-je donné le meilleur de ma vie!






F. Le Quesne





LE QUESNE

Le Masque

Tout le monde connaît l'admirable pièce de Baudelaire qui porte ce titre ; et tous les promeneurs des Tuileries connaissent aussi le beau marbre que le poète a inspiré au sculpteur Christophe : cette puissante image de femme apparaissant, d'un côté, dans la réalité de sa douleur, de l'autre sous le sourire menteur d'un masque, sous une

*

effrayante grimace de gaité. Que de fois je me suis arrêté devant cette œuvre puissante, d'un sentiment dramatique profond, ce pendant que les oiseaux et les enfants, également inconscients de la souffrance, s'ébattaient tout autour, les moineaux frétillant au soleil dans le sable, les gamins courant après leurs balles ou après leurs cerceaux ! Et, du contraste entre cette gaîté épanouie et bruyante et le silence de la pierre où des larmes semblaient s'être figées, me venait une indicible mélancolie.

C'est par une association d'idées bien lointaines que cette impression m'est un instant revenue, devant cette image tout aimable d'une jeune femme cambrée dans une pose d'indicible et gracieuse fierté, ce pendant que son choix hésite entre deux visages de carton qu'elle posera tout à l'heure, chacun à son tour, sur le sien. Car il s'agit d'intriguer quelque amoureux, sans doute, de lui apparaître si affreuse qu'il s'enfuie épouvanté, caprice qui n'est pas d'hier ; car l'idylle antique nous en gardé le souvenir.

Mais quel maladroit serait celui-ci, Mademoiselle, s'il ne vous reconnaissait tout de suite ! à moins que, par un raffinement de ruse cruelle, vous ne vous enveloppiez aussi toute entière dans la draperie qui flotte maintenant à peine autour de la souplesse de vos reins, et s'épanche, comme une onde caressante, le long de vos jambes allongées.

Vous savez ce que disait l'antique berger à la brune Thestylis :

Tes noirs cheveux m'ayant dérobé ton visage,
Comme la Nuit où meurt la floraison des lys,
Des grâces de la face, ô chaste Thestylis,
Les grâces de ton corps me furent un présage.

J'ai deviné l'éclat de tes yeux aux chaleurs
Divines de ton ventre et de ta croupe nue :
De mes mains à mes yeux ton image est venue,
Comme dirait d'un parfum la vision des fleurs.

Va ! tu n'as rien gagné de m'être ainsi farouche,
En me cachant ton front sous ce voile obstiné,
A parcourir tes flancs mes yeux l'ont deviné. . .

Le dernier vers est d'une audace toute Théocritienne et je n'en veux pas risquer la traduction ici. Car il se pourrait que, par quelque facétieux ignorant, la métaphore me fut attribuée, ce qui diminuerait beaucoup de considération auprès des gens de bien.

La vérité est que l'usage du vêtement — usage que je déplore — nous induit dans l'erreur fort grande que le visage est seul dépositaire de l'humaine physionomie et de notre signalement. C'est une chose qu'il ne faudrait pas raconter aux amants de la moindre ferveur pour qui il n'est pas un si petit coin du corps de l'adorée qui ne suffise à trahir tous les incognitos qu'elle pourrait rêver.

Comme les yeux, comme le nez, comme la bouche, tout est susceptible d'expression. Victor Hugo, dans un admirable morceau sur Agrippine, a dit qu'il y avait « des ventres tragiques. » Constamment en rencontrons-nous qui seraient fort comiques si nous les décoiffions de leur enveloppe. La Femme pourrait devenir muette, comme la rêvait Molière dans *le Médecin malgré lui*, et comme je me garde bien de la rêver, que tout continuerait à parler en elle. Car elle est le poème vivant dont toutes les strophes chantent au soleil.

Quand les progrès de la science nous auront rendu la tiédeur originelle de l'air paradisiaque, en même temps que les législateurs moins bégueules, auront laissé mourir le commerce malfaisant de la confection et autorisé l'usage exclusif d'une feuille de vigne imaginaire, cette grande vérité apparaîtra à tous les yeux que, dans l'admirable et éloquente harmonie du corps féminin, le visage fait tout simplement sa partie, occupe une place proportionnée à son envahissante superficie. La fierté des gorges se relèvera et ce sera comme une musique triomphante de délivrance qui montera des jupes foulées aux pieds et des corsets abolis ! Amen !





PARROT

Bacchante endormie

Evohé! — C'est le temps où la vigne blessée
D'un sang jeune et fumant teint le coteau vermeil
Et, du voile flottant des brumes caressée,
Cache ses seins meurtris aux baisers du soleil!

Evohé! — C'est le temps où la chanson du cuivre
Sonne, sur le chemin, l'appel des vendangeurs,
Où le vin tiède encor dont leur foule s'enivre
Fait les vieillards joyeux et les jeunes songeurs.

Evohé! — C'est le temps où les filles robustes,
Sous les jours amortis où l'automne s'endort,
Jusqu'au tronc noir des ceps penchant leurs nobles bustes,
Font pleurer, sous l'acier, la grappe aux larmes d'or!

Evohé! — C'est le temps où descend sur le monde
L'oubli des jours mauvais et des tristes amours,
Puisqu'au sein patient de la vigne féconde
L'homme boira la paix et le rêve toujours!

Evohé! — C'est le temps où passe sur la terre
Bacchus, des cieux mortels nous montrant le chemin,
Assis aux flancs rayés d'une jeune panthère
Et fouettant l'air sonore un thyrse dans la main!

Dans un lourd sommeil sous les grands arbres dont les feuillages secouent une ombre tiède et la douceur des rêves, la bacchante s'est endormie, le sein haletant encore de quelque danse bachique, les deux bras relevés au-dessus de la tête et les mains baignées dans l'onde noire de sa chevelure où les grappes même ont saigné leur pourpre sombre. Peut être était-elle tout à l'heure, du chœur farouche qui a mêlé aux sèves rouges des vignes le sang du porteur de lyre, du doux fils de Linus. Peut-être encore quelque poète affolé d'amour, caché dans ces frondaisons ombreuses que

déchire un lambeau de soleil, à l'horizon, murmurait-il jaloux de la grappe tombée aux ciseaux de la bacchante :

Toi dont la coupe a soif, vois ! cette vigne est mûre :
Viens-t'en la vendanger aux chansons des oiseaux !
Atteint par ton regard, mon cœur en vain murmure;
Voici que le raisin pleure sous les ciseaux.

Je veux, en la baisant, dénouer ta chaussure,
Et que, sur mon sein nu, dansent tes pieds jumeaux.
Voici que le raisin croûle dans les tonneaux,
Et que mon cœur n'est plus rien qu'une meurtrissure!

Vendangeuse d'amour, être doux et puissant,
Ta coupe d'or boira la pourpre de mon sang !
Lorsque tu m'apparus, et que ta chevelure

Secouait ses parfums dans l'air tiède du soir,
J'ai senti dans mon cœur s'ouvrir une blessure :
Voici que le raisin saigne sous le pressoir !




Rougeron Vignerot sc







DELORT

Marchandise barbaresque

Messieurs les Corsaires ont sagement agi. Des passagers que le hasard d'une prise ont mis entre leurs mains, ils ont fait deux parts dont l'une sera le vil objet de rançons, ce pendant que l'autre sera pour réjouir les caprices de quelque riche Musulman. Les prisonniers sont emmenés les mains liées derrière le dos, écrasés sous le

poids des séparations dont ils devinent le dernier épisode. Les captives sont galamment dépouillées de leurs falbalas, et livrées à de flatteuses estimations par de véritables connaisseurs.

Il est certain que leur très légitime désolation est mêlée d'une bien naturelle curiosité. Pour la première fois d'ailleurs sans doute, se voient-elles, entre elles, parfaitement nues. Qui sait si les remarques qu'elles échangent à voix basse, ne sont pas empreintes d'une certaine malignité qui ramène sur leurs lèvres le sourire. Elles ne paraissent pas autrement épouvantées de l'épreuve qu'elles vont subir et, parmi ces jolies Parisiennes je cherche en vain l'instinctive candeur d'une Namouna.

Moi qui pense souvent

Au jeune musulman possédant la manie
D'acheter au bazar deux esclaves par mois.

Mais à qui le courage manquerait de faire comme Hassan dont le poète ajoute :

L'une et l'autre à son lit ne touchait qu'une fois.
Le quatrième jour, l'une et l'autre bannie,
Libre de toute chaîne et la bourse garnie,
Laissant la porte ouverte à quelque nouveau choix.

Pour de plus durables amours, — sans toutefois qu'elles

fussent éternelles — je me fais volontiers à l'idée de choisir parmi ce savoureux butin.

Mais que voilà une embarrassante besogne ! Toutes exquises ces demoiselles et par de variables raisons mais dont chacune a son poids.

Celle qui, aux mains de l'Ennuque noir, seule debout parmi toutes ces défaillances, développe si noblement ses reins — *et quod intrinsecus latet* — pour parler comme les livres saints, a certainement droit à mes premiers hommages. Elle me prend visiblement par mon faible ; car je mourrai dans l'impénitence finale du péché d'avoir aimé les dames copieusement assises.

> De ce péché tant véniel
> Au lieu de me garder rancune,
> Seigneur, en m'accueillant au ciel
> Mettez-moi tout près de la lune !

pourrai-je écrire au bout de mon testament que je ne suis d'ailleurs nullement pressé de faire.

Mais j'aime fort aussi les belles chevelures noires, et voilà pourquoi cette autre qui cache pudiquement son visage derrière son bras replié pourrait bien garder un des plus gros morceaux de la pomme que nouveau Pâris, il me faut partager. Car, infiniment plus ingénieux que mon aieul, je n'aurais garde de la donner toute entière même

à Vénus. Ne haïssant pas les belles chairs ambrées où semble passer la tiédeur divine du sang, vous me permettrez encore d'en garder une tranche à celle qui, la main ramenée sur l'épaule de son amie que coiffe un si gracieux bonnet, se livre à un commentaire peut être moqueur sur la pauvre éperdue qui sanglote, tout de son long étendue parmi les vêtements dépouillés et les écrins éventrés.

Il ne faudrait pas avoir d'âme, ni d'yeux, ni de quoi que ce soit pour ne vouloir consoler celle qui pleure si bien — les doigts peut-être entr'ouverts sur les yeux — et pour refuser un habit de caresses à celle qui semble seule frileuse et ramène ses mains sur sa poitrine.

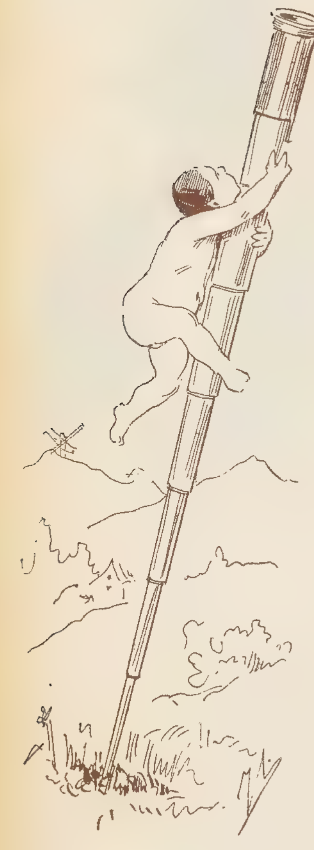
Décidément le métier de jeune musulman n'est pas si simple que cela.

D'autant que pour être encagées, comme de beaux oiseaux, dans la somptueuse captivité d'un harem, nos jolies compatriotes du siècle dernier n'y revêtiront pas immédiatement la stupidité résignée des femmes d'Orient attendant le caprice du Maître. Tous ces êtres tout pleins de malice et d'une civilisation peu vertueuse ne seront pas d'un facile contentement. Il y a là de quoi faire enrager plus d'un grand Turc. Je vous recommande la mélancolie des passagères d'un certain âge qui ne paraissent pas être destinées au viol et qui ne semblent éprouver une vague et malsaine humiliation.




ROLL

Étude



Voici que le printemps jette sur les chemins
Son beau manteau d'azur, de pourpre, d'hyacinte,
Et, sentant croître une aile à sa nudité sainte,
Emporte jusqu'aux cieux l'haleine des jasmins.

Partout son vol léger trace un sillon de joie ;
Dans un bruit de baisers montent ses pieds vermeils,
Et les liens détachés des stupides sommeils
Dans lé'ther effranché flottent en fils de soie.

Tout est enchantement, extases, infini,
Sur les monts, dans les prés, sous le bois solitaire,
Le long des fleuves bleus, partout où sent la terre
Un germe fécond mordre à son flanc rajeuni.

Dans l'âme de la Femme surtout, comme les fleurs, comme les plantes, comme les oiseaux et comme les papillons, sensible à ce réveil des choses. Car plus qu'au cœur de l'homme d'où le chassent les soucis, au cœur de la Femme la Nature est demeurée, avec ses instinctifs frémissements et ses inconscientes tendresses. Ne demandez souvent pas d'autre cause, à sa fragilité, que cette tentation qui lui vient du dehors, de toutes les choses énamourées, de ce frisson qui monte des eaux et qui court dans l'air et qui met aux lèvres des baisers. Dans ce bien-être du soleil tiède, la nudité féminine volontiers se baigne, comme dans un souvenir du monde antique où les nymphes erraient, sans vêtements, dans les forêts, et se couchaient dans l'herbe parmi les crocus et les lys sauvages. Cette vision de l'antiquité est au front de notre race païenne, au cerveau de tous les hommes qui ont vécu dans l'intimité auguste des grands poètes anciens. Elle est comme instinctive, fatale, mêlée aux sèves mêmes de la race, dans la femme même moderne. La campagne attire nos Parisiennes et un besoin d'idylle germe quelquefois dans leur fantaisie.

Car ces deux admirables filles que le génie du grand peintre des chairs féminines a jetées, l'une à côté de l'autre, dans cette prairie, s'appuyant l'une à l'autre, mêlant, dans dans la même lumière les caresses de leur chair, dans le même rayon d'or la fauve splendeur de leurs chevelures sont certainement des contemporaines et c'est son caprice qui les a mises dans ce bucholique abandon. Et, si vous écoutiez bien, vous entendriez dans la direction des eaux qui mettent une fraîcheur dans cet air frémissant, l'écho des rires joyeux dont les faunes accueillaient ces apparitions charmantes

Et, tout à coup, soufflant dans les roseaux tremblants,
A travers les taillis, sur l'onde qui s'enchante,
Du Dieu Pan rajeuni l'âme douce qui chante
L'immortelle beauté des femmes au cou blanc!

Ce n'est pas la première fois que Roll, dont on n'a pas oublié le *Triomphe de Silène*, ce magnifique début qui promettait à l'art français un Rubens et qui lui a tenu plus que cela, en lui donnant un artiste original, un maître qui n'est plus que soi-même, nous offre ainsi le régal de chairs féminines dans ce merveilleux décor de la Nature en fête. Car il sait

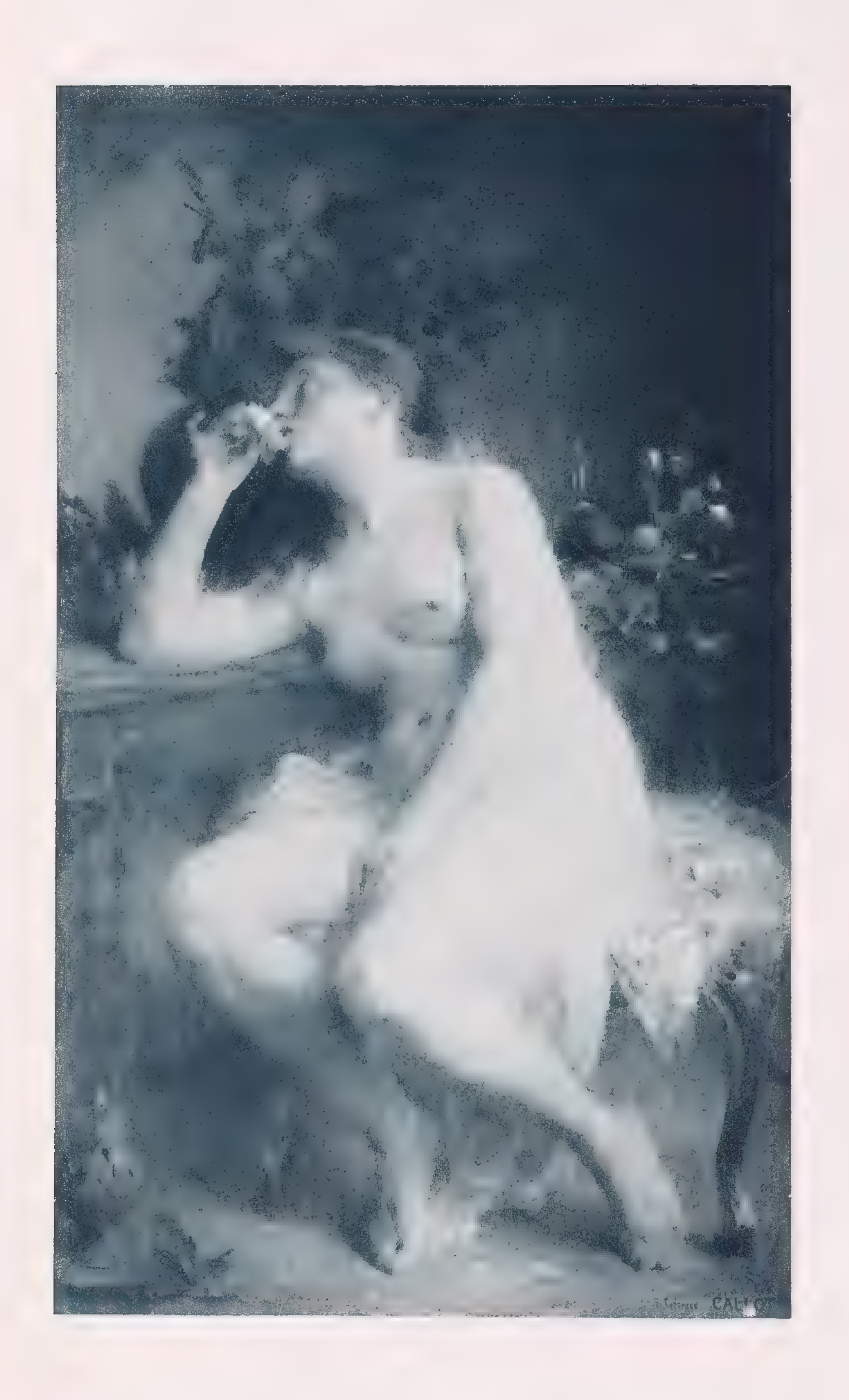
Que le corps de la Femme est fait pour les tendresses
De tout ce qui respire et meurt sur son chemin.

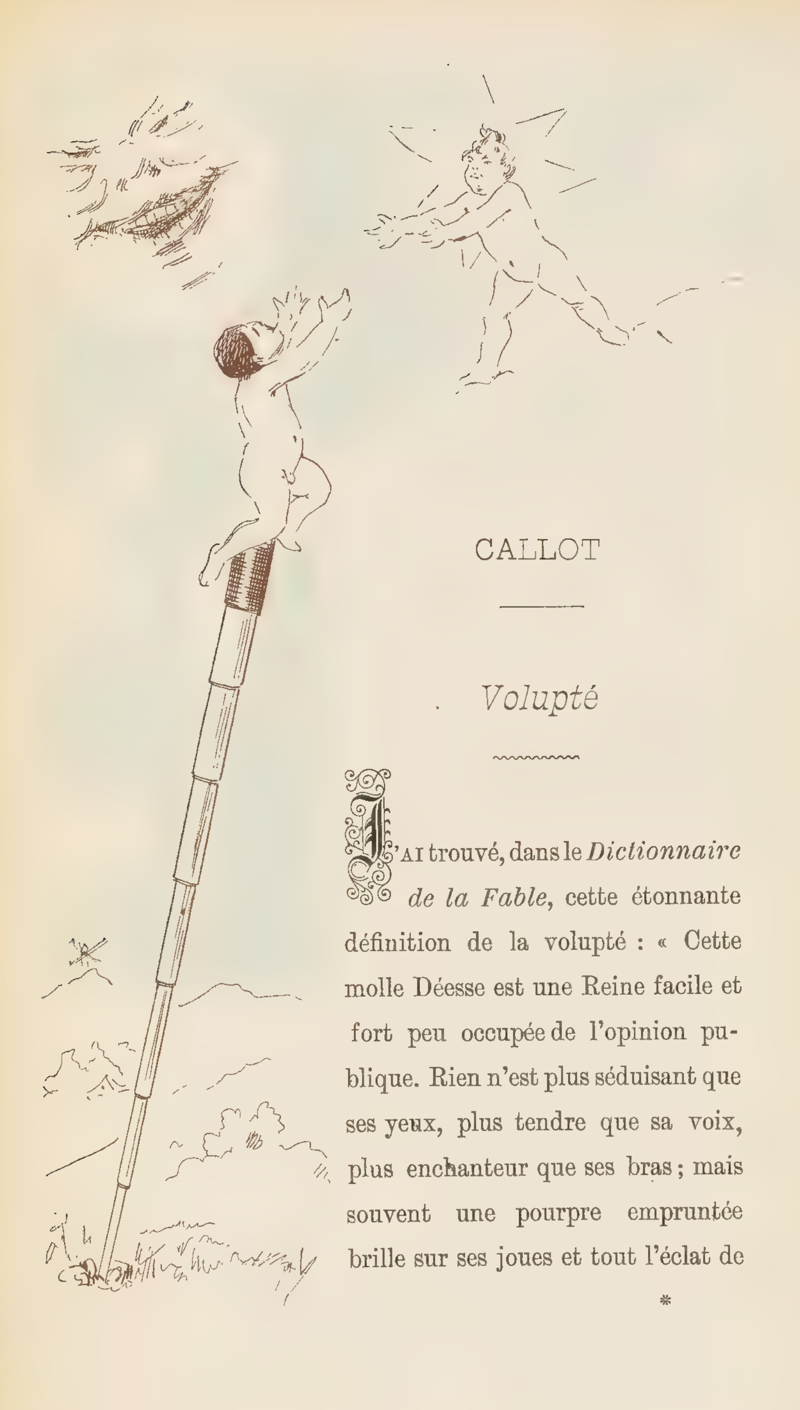
Et que voilà pourquoi

Sur l'herbe tiède encor du baiser de l'aurore,
Leur chair vient chastement rayonner à son tour,
Et son éclat, venant après l'éclat du jour,
Illumine les bois, l'air et le flot sonore.









CALLOT

Volupté

J'AI trouvé, dans le *Dictionnaire de la Fable*, cette étonnante définition de la volupté : « Cette molle Déesse est une Reine facile et fort peu occupée de l'opinion publique. Rien n'est plus séduisant que ses yeux, plus tendre que sa voix, plus enchanteur que ses bras ; mais souvent une pourpre empruntée brille sur ses joues et tout l'éclat de

*

son front ne lui appartient pas. Avec un air si naturel l'artifice ne lui est pas étranger. Sa belle chevelure attire par les douces odeurs dont elle est imprégnée; ses épaules d'albâtre exhalent tous les parfums de l'Asie ; elle laisse flotter négligemment sa robe d'or et de soie ; une gaze légère ne fait qu'ombrager les trésors de son sein ; à peine cache-t-elle aux yeux une seule de ses beautés. Entourée de Génies légers et d'Amours brillants qui voltigent sur ses pas, elle promène sur eux des regards enchanteurs et leur jette en souriant des roses *qui ne sont pas toujours sans épines.* »

Que pensez-vous de ce dernier trait ! Est-ce assez joli ? Ce morceau ridicule, dû au génie d'un nommé Noël, est pour montrer jusqu'ou peut aller la bêtise de certains hommes et de certains temps. Que penser d'une époque où l'on représentait, sous des traits pareils, l'implacable maîtresse du monde, celle qui endort les fiertés de l'âme dans l'ivresse des sens, la Volupté terrible et délicieuse qui fit verser tant de sang et fumer tant de ruines, qui jeta tous les courages, toutes les noblesses viriles aux pieds des Cléopâtres et des Hélènes, poison mystérieux qui, de la sève des choses énamourées, se glisse jusque dans nos veines ! Ah ! combien à cette immense caricature citée plus haut, je préfère l'image bien vivante qui nous en est montrée ici. Oui, celle-là est vraiment la Volupté que le peintre nous

montre avec des yeux brûlés de désirs et des baisers éperdus aux lèvres, languissante et respirant quelque fleur mortelle, une main cachant la source des sereines délices pour que l'âme se perde mieux dans les coupables visions de la débauche entrevue. Et comme ce beau corps de femme est déja bien meurtri par les anciennes caresses, tout palpitant encore des dernières joies !

Autour d'elle c'est comme le poison subtil de son propre rêve qu'on respire, et le poète gagné du même mal où s'abolissent les dernières dignités de l'être, s'écrie :

Je voudrais que mon cœur fut une coupe pleine
Pour le tendre à la soif et l'y voir s'apaiser ;
Je voudrais que mon sang, mêlé dans mon haleine,
Comme une rouge fleur montat vers ton baiser ;
Je voudrais que le vent qui traverse la plaine
Prit mon souffle et le vînt sur ta bouche épuiser.

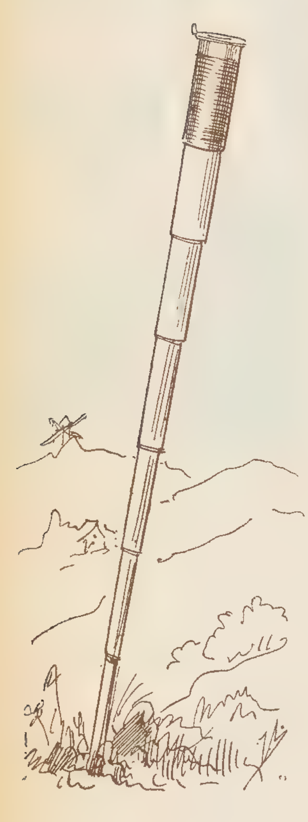
Je voudrais que mon cœur fut une herbe menue
Pour l'étendre à tes pieds et les voir s'y poser ;
Pour sentir leur frisson sur mon épaule nue
Et sous leur poids charmant mon être se briser ;
Et, comme une rosée éparse sous la nue,
Goutte à goutte et longtemps mon sang les arroser !

Je voudrais que mon cœur fut une grappe mûre
Pour le tendre à tes dents et les voir les meurtrir,
Aux saveurs de ta bouche aspirer leur morsure,
Par elle déchiré, m'enivrer de souffrir.
Je voudrais que mon cœur fut toute la Nature
Tout ce qui pour toi vit et par toi peut mourir !

Car la Volupté est faite de cet anéantissement délicieux de l'Être, de ce mortel besoin d'absorption dans le tout vivant lequel est, sans doute, une appréhension des obscures destinées, une divination sublime de l'Infini réalisé seulement, ici-bas, par l'Amour. C'est la force mystérieuse en laquelle s'absorbent toutes les autres, s'éteignent toutes les énergies comme des flammes sous le flot d'une invisible mer. De cette terrible puissance, nos grands-pères joyeux ont pu se faire une représentation mythologique facétieuse. Deux choses seulement peuvent symboliser la Volupté ou mieux deux êtres : La mer qui, comme elle, est pleine de funérailles ; et la Femme qui, comme elle, nous fait irrémissiblement esclaves, humiliés sous leur affront délicieux.







MANGEANT



Le Tub

Ce n'est pas la première fois que ce détail de la toilette féminine nous est présenté, et, il y a deux ans, Henri Gervex avait traité ce même sujet avec le sentiment délicat des chairs féminines qui constitue le meilleur de son originalité. Nous devons à M. Mangeant la justice que ce n'est pas son tableau qu'il a répété. Elle est charmante

aussi néanmoins cette jeune dame dont une servante aux bras nus — que Faublas eut aimé ce déguisement — éponge lentement les chevilles fines, ce pendant que sur le corps luisant comme l'ivoire demeure un vague frisson. Et ce qu'elle nous montre vaut bien, n'en déplaise aux grâces inconnues de son visage, qu'on ne lui demande pas de se retourner de si tôt. Des fleurs se penchent vers elle, discrètement, comme des amoureux blottis sous une tapisserie, des fleurs qui lui semblent dire, dans leur mystérieux langage, que le plaisir serait plus parfait d'un bain pris au bord d'une source dans quelque bois bien obscur, dans le parfum des plantes sauvages et avec la chanson des oiseaux à peine effarouchés se mêlant au clapottement caressant de l'eau.

J'ai dit déja ce que je pensais de ces sujets où les peintres s'ingénient à trouver, dans les conditions étroites de la vie moderne et artificielle, des occasions de nu. Je sais bien que la splendeur de la femme sans vêtements gagne comme un ragout à ce voisinage des choses appartenant à la vie coutumière et qu'une certaine perversité, faite de souvenirs polissons plutôt que vraiment amoureux, y trouve son compte. Qui de nous n'a furtivement pénétré dans le cabinet de toilette de quelque femme momentanément aimée et n'y a bu ce mauvais parfum des coquetteries Parisiennes mêlé à l'arôme puissant des chairs, le seul dont

s'enivrent les amants de quelque ferveur ? Ce décor est comme un relent d'amours faciles où se prenaient si bien les sens éperdus de la jeunesse.

Le vieux païen qui est en moi ne peut se consoler du décor, bien autrement respectueux de la beauté de la Femme, dont l'entourait la vie antique. Il regrette devant les miracles douloureux du corset, les tailles librement façonnées aux caresses des tuniques légères dont les plis d'hyacinte ou d'azur pâle tombaient si vite aux pieds, découvrant la chasteté nue du corps.

Il regrette le temps où

Sous les bois emperlés des perles du matin
Et sur le frais gazon les nymphes sont venues.

Et tout ce poème Virgilien dont les images sont devenues immortelles.

Ce serait une injustice cependant de ne pas avoir quelque reconnaissance pour les artistes qui, comme M. Mangeant, nous donnent parmi ces détails heureux d'une nature morte solidement étudiée, cette belle vision du corps féminin laquelle demeure l'enchantement suprême des yeux.

Mais je suis pour ceux qui paraissent ignorer que la pudeur conventionnelle a mis bon ordre aux caprices légitimes de la Beauté, qui a le droit primordial d'être admirée. Tel Roll qui nous montre des femmes nues dans

les hautes herbes où leur chemise enlevée met une tache blanche. Tel Falguière dont les Dianes n'ont de la Déesse antique que le nom.

En art, la cause du nu est sacrée et n'a pas besoin de circonstances atténuantes.

Et qu'étaient les modèles eux-mêmes que l'art antique a fait immortels ?

Tout près de nous nous savons qui fut la Fornarina.

Mais celle qui inspira la *Vénus de Vienne* ou tel autre des chef-d'œuvres des sculpteurs anciens ? non point une Immortelle descendue des Cieux, mais une Femme, une Femme comme celles que nos artistes rencontrent encore sur les hauteurs du Paris suburbain et qui se devinent sous l'affront de vêtements populaires et indignes de leur beauté.

Car à travers l'avillissement de toutes choses, sous le travail impie de l'homme, il en est deux qu'il n'a pu ni profaner ni atteindre.

La Beauté de la Femme et la splendeur des Cieux !

Mais voilà de bien graves méditations, Mademoiselle devant ce spectacle purement gracieux que vous nous montrez, à nous qui envions les délicieuses intimités dont l'eau vous caresse. Mais pardon ! je ne sais rien de plus grave et de plus religieux que tout ce qui peut toucher, même par occasion seulement, à la beauté de la Femme, De cette unique piété dont vous êtes l'objet, vous êtes la seule qui n'ayiez le droit de me punir.







ZORN

A l'Atelier

D'un mouvement arrondi des bras, comme en a l'argile des amphores se repliant en anses, elle enveloppe sa tête noblement échevelée et y amoncelle comme les ombres d'une nuit, cependant que ses yeux, légèrement baissés, regardent dans le vide, sa bouche riante à peine entr'ouverte pour laisser passer un souffle que la pose a peut-

être lassé. Le mouvement en avant des épaules fait remonter les fermetés savoureuses de la poitrine, et, dans l'abandon du reste, s'épanouit la hanche comme une feuille de nénuphar sur un beau lac. Sur la draperie claire ce pendant qu'elle frôle, elle se détache en lumière, en cette belle lumière du corps féminin qui fait honte aux inutiles clartés des astres. Car il vaudrait certainement mieux que le ciel fût sans étoiles que la terre sans femmes et que de fois l'ombre nous a consolés du soleil !

Elle ne porte pas un nom de Déesse. Pas même un nom de Femme.

Elle est simplement celle qui est belle et elle a raison si cela lui suffit. Quelqu'un sait-il comment s'appelait celle qui devînt la Vénus de Vienne, dans le marbre, ou celle qui devînt Diane dans le bronze ? L'immortalité est anonyme. Elle est le secret de la Beauté.

Et celle-ci ne gît pas seulement d'ailleurs dans la splendeur des lignes. Elle emprunte un charme immatériel, psychique, à ce regard mystérieux de la Femme qui nous enveloppe et nous met, pour ainsi parler, sous le pouvoir de ses autres attraits. Aussi à son amante, le poète dit :

A l'ombre douce de la Nuit
De tes cheveux l'ombre est pareille ;
Et le nacre des perles luit
Aux fins contours de ton oreille,

De lys ton front est velouté ;
Sur ta bouche meurt une rose ;
Car tout rappelle en ta beauté,
Le teint de quelque belle chose.

Pour tes yeux seuls je cherche en vain :
Il semble, qu'en eux, se confonde
Le ton charmant qui fait divin
Le mirage du ciel dans l'onde.

Tous tes charmes ont leur couleur
Où mon cœur se complait sans trêve.
Mais tes beaux yeux, qu'elle est la leur ?
— La chère couleur de mon rêve !

A l'innommée il dit encore :

Ouvre tes bras nus que j'y tombe
Pour y dormir, pour y mourir.
Las de vivre, las de souffrir,
J'y veux mon lit, j'y veux ma tombe.

Prends mon souffle dans un baiser,
Brise mon cœur dans une étreinte,
Et sous ta lèvre, vois sans crainte,
Mon sang tarir et s'épuiser.

Car si les Dieux me font renaître,
Je rapporterai, de la Mort.
Le désir plus jeune et plus fort
De m'anéantir dans ton être.

Ah ! si les innommées savaient ce qu'il monte vers elle de désirs obscurs et de vœux désespérés !





MÉNARD

Adam et Ève



Ce joli tableau, dans un décor tout noyé de lumière d'or, c'est le Paradis, avant la première faute, et, dans le Paradis plein de fleurs et plein de chansons :

C'est Ève au Paradis déjà croquant la pomme,
C'est la première femme offrant au premier homme
La corne où l'abondance est seule, en certains cas,
Pour les gens très indélicats.
Si vraiment Dieu fit l'homme à son image.
— Et nous pourrions alors en conclure entre nous
Que Dieu n'est pas joli, ce qui serait dommage, —
J'espère que ce fut avant que cet hommage
S'épanouit au front du premier des époux !
Ève ! c'était déjà la femme très complète,
Dans son charme subtil, pénétrant et pervers,
La croqueuse de cœurs, Reine des Univers.
Elle eut ruiné, sans doute, Adam par sa toilette,
Si le seul vêtement de sa beauté replète,
N'eut pendu, feuille verte, aux bras des figuiers verts !

Peu de sujets ont inspiré d'avantage la peinture et la poésie. Cette année encore, au Salon des Champs-Élysées, une Ève avant la faute, assise et tenant la pomme fatale entre ses mains, rappelle, voilée d'un crèpe, le nom du sculpteur Delaplanche qui avait déjà fait une autre Ève que possède le Luxembourg. Une imagination qui ne me semble être encore venue à aucun artiste et que la peinture réaliserait mieux, je crois, que la sculpture, serait celle d'une Ève à peine adolescente et rêvant devant un pommier qui ne serait encore qu'en fleurs. On nous montre

tant de vierges Maries entrevoyant, dans un geste de Jésus enfant, l'horreur de la Croix qui attend l'enfant Dieu ! Ainsi, la même fable, reprise de plus haut et aux origines même de la Bible, pourrait montrer la divination de la Femme, et cette curieuse qualité de pressentiment qui en fait un être certainement plus voisin de Dieu que l'homme.

Le premier monument dramatique de notre histoire du théâtre a pour objet la légende d'Adam. Il remonte au XIIe siècle et paraît l'œuvre d'un moine occupé de poésie. Rien de plus naïf et de plus amusant que la façon dont s'y prend Satan pour séduire notre commune mère, dans ce mystère qui, sur les places publiques, avait le plus grand succès.

C'est la flatterie qu'il employa : « Elle a, lui dit il, bien plus d'esprit et de raison que son mari qui n'est qu'un fou. Et elle est si belle qu'il lui siérait à merveille d'être Reine. Et qu'y a-t-il a faire pour cela ? Rien ou presque rien et un rien fort agréable. Manger un fruit délicieux. »

Nous sommes loin de la sceptique interprétation qui fait, du serpent, le premier des amants et, d'Adam, le premier des époux trompés. Le mystère se poursuit dans cette atmosphère d'honnêteté parfaite. Après la chute et l'exil du Paradis nous retrouvons les deux misérables déchirés de ronces, d'épines, et déjà fatigués de défendre Abel

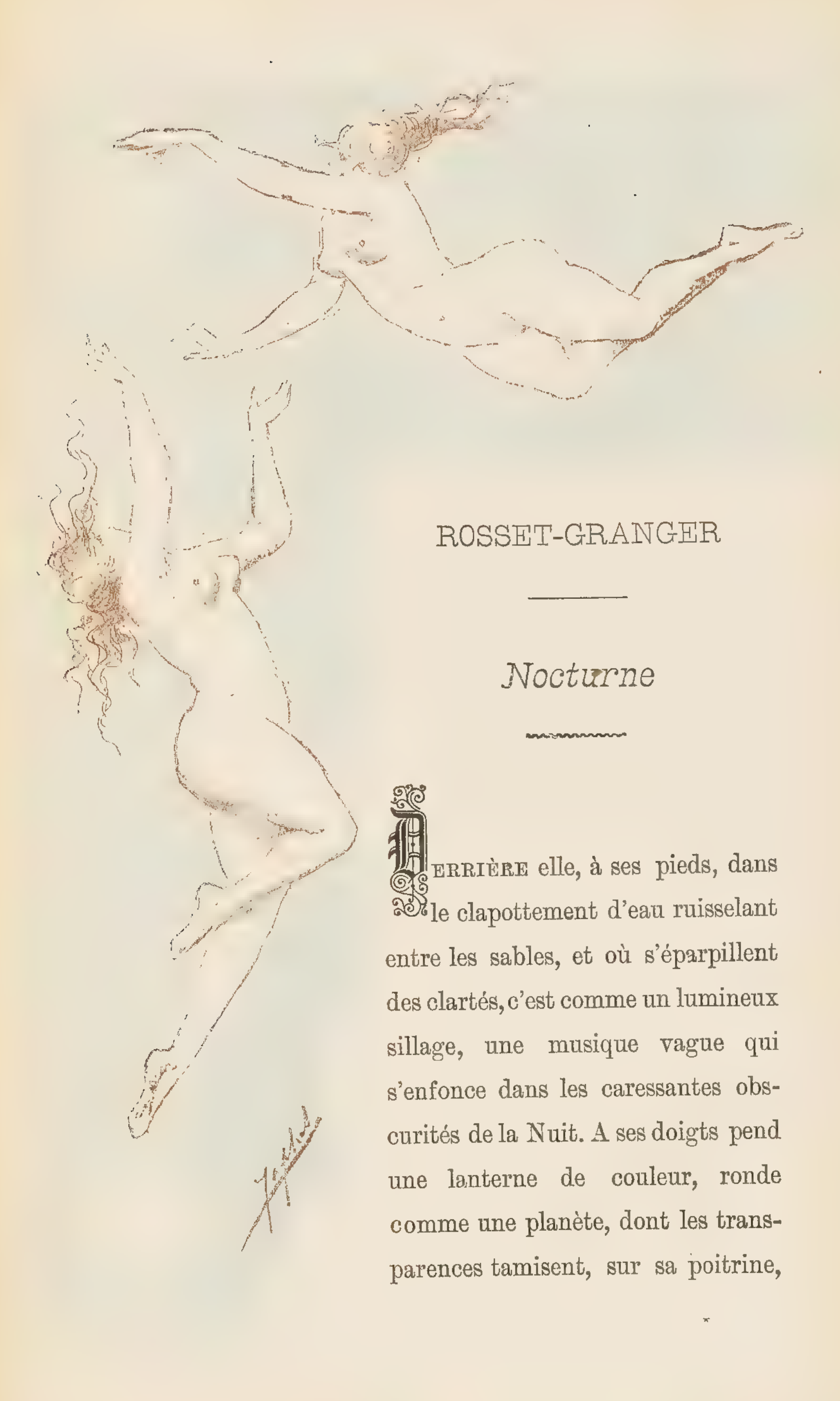
contre les instincts féroces de Caïn : Mais plutôt que déchirer par avance, ce voile qui leur cache l'avenir plein de larmes et de sang, goûtons, en compagnie d'Adam et d'Ève, innocents encore et nus comme des Dieux, le calme imaginaire de ces lieux enchantés que le peintre a baignée d'une lumière d'apothéose et d'une clarté surhumaine.

Hélas ! l'homme cache déjà sa tête entre ses genoux, l'échine broyée par une mystérieuse douleur. C'est que, sans doute, dans la beauté de la Femme debout devant lui, lui aussi a pressenti, deviné, souffert par avance, tous les maux qui nous viennent immortellement de la Beauté.









ROSSET-GRANGER

Nocturne

DERRIÈRE elle, à ses pieds, dans le clapottement d'eau ruisselant entre les sables, et où s'éparpillent des clartés, c'est comme un lumineux sillage, une musique vague qui s'enfonce dans les caressantes obscurités de la Nuit. A ses doigts pend une lanterne de couleur, ronde comme une planète, dont les transparences tamisent, sur sa poitrine,

les clartés frémissantes. Peut-être faut-il nous imaginer les astres ainsi, non pas roulant comme des chars dans les poussières azurées de l'espace, mais éclairant d'invisibles Déesses qui s'en servent comme de flambeaux. Ce ne serait, après tout, qu'une transformation de l'image antique qui animait les étoiles et leur donnait les noms sacrés des habitants de l'Olympe, faisant apparaître Vénus, la première, sur le chemin semé d'hyacinthes par lè couchant de l'horizon.

Celle qui revient ainsi du bain, sans autre vêtement que la pudeur des ombres, a vraiment l'air enchanté de sa promenade. Les luisants de l'onde courent encore sur ses membres fermes et polis, marbre assoupli par les tiédeurs divines et mystérieuses de la vie. Un sourire erre sur ses lèvres et peut-être, toute à l'égoïste souci de sa propre beauté, n'entend-elle pas le murmure d'admiration qui vient mourir à ses pieds et où se répand, autour d'elle, l'âme de toutes les choses. Car le flot attendrit ses sanglots pour parler, à la Femme, un langage plein d'amour, et les souffles s'emplissent de musique voluptueuse pour charmer son oreille. Et le poète chante là-bas ; il chante un poème qui se mêle au bruit de la vague et au cantique de la brise, un poème éperdu vers l'indifférente Beauté qui passe sans l'entendre et à qui il dit :

Tout parle : le flot et la grève.
Le soir met partout son émoi.
Je veux te dire aussi mon rêve.
O toi que j'aime écoute-moi !
— Le ciel est haut, la mer profonde,
La nuit est pleine de rayons.
Comme l'étoile vagabonde,
Tous deux, entre le ciel et l'onde,
Fuyons !

Tout chante : le flot et la grève !
L'amour met partout son émoi.
Tout dit : Aime ! car l'heure est brève !
O toi que j'aime, exauce-moi !
— Le ciel est haut, la mer profonde,
Plus loin que la plaine et les monts,
Et les lassitudes du monde,
Tous deux, entre la terre et l'onde,
Aimons !

Tout pleure : le flot et la grève.
L'aube met partout son émoi.
L'aube a chassé le temps du rêve :
O toi que j'aime, réponds-moi !
— Le ciel est haut, la mer profonde,
La route obscure où nous entrons.
Avant que s'éveille le monde,
Tous deux, entre la terre et l'onde,
Mourons !

Mais, dans le vent qui passe, se perd cette plainte loin-

taine; la flamme légère agonise dans son enveloppe et semble une étoile qui pâlit sous le premier frisson des nuées matinales, semblant des pétales de roses envolés de l'orient. Un doux sommeil la prendra, sans doute, tout à l'heure, sa fantaisie satisfaite, celle qui a quitté sa couche pour cet hydraulique divertissement, et dans son rire, ce sera comme un scintillement d'étincelles, le dernier frémissement de la lumière sur le flot.





HYNAIS

La Vérité

Un paysage exquis, avec des feuillages aériens dont la lumière est tamisée, avec des feuilles courant déjà sur le sol, vaguement teintées d'or clair, et un coin de ciel très fin par où les Dieux semblent regarder cette nudité radieuse. Comment est-elle sortie du puits symbolique dont son joli pied foule encore la margelle luisante

comme une gemme ? Quel étonnement est venu sous ses paupières légèrement abaissées, cependant que son beau torse de vierge aux saillies triomphantes se cambre, que de sa main droite elle éloigne le miroir où l'eau sans doute avait mis ses transparences, que de la gauche elle tient encore la chaîne qui a amené ses pieds sur la terre énamourée devant cette charmante apparition ? Il semble qu'une toute petite main d'enfant ait suffi à cette ascension dans le vide. Car c'est l'Amour, reconnaissable à ses petites ailes, qui, jouant encore avec la corde de fer, regarde en même temps, la profondeur de l'abîme.

Et une volonté de symbole étant là certainement, je cherche à pénétrer dans la pensée de l'artiste.

A-t-il voulu dire que l'Amour quand il avait sondé l'abîme d'illusions d'où l'objet de ses vœux était graduellement sorti, s'émerveillait douloureusement de ses propres méprises ? Ce serait une imagination cruelle et gratuite. Car quand il en est venu à cette analyse de ses propres extases, à cette recherche impie de la Vérité, ce n'est plus l'Amour.

L'Idéal de l'Amour se complaît à des obscurités qu'il adore, à des mystères qu'il craint de profaner. Il se garderait bien de dissiper le voile qu'ont tendu les baisers et les caresses. Que lui importe la réalité, à lui cet enfant de l'immortelle poésie ! Celle que nous aimons nous

charme par ses défauts mêmes et ce n'est pas peut-être pas ceux que nous aimons le moins en elle. Les romans psychologiques contemporains ont dénaturé, dans un sentiment malsain, ces caprices peu justifiés de l'amour fidèle et en ont fait une sorte de dépravation naturelle. Ils ont eu tort. Ils ont méconnu une des grandeurs de ce sentiment si supérieur à tous les autres. Ce bandeau que les anciens mettaient au front de l'Amour, je ne sais rien au monde de plus respectable et de plus sacré.

Non ! non ! ce ne fut jamais l'Amour qui tira la Vérité du puits symbolique.

Plus volontiers l'eut-il replongé dans son berceau d'azur humide si elle avait tenté d'en sortir.

D'ailleurs son mensonge est souvent plus vrai, toujours plus doux que la Vérité !

L'amour ne maudit même pas ses peines, il les chante.

C'est à nos pleurs que se mesure
Tout ce qui nous fut un plaisir,
Et, plus profonde est la blessure,
Plus le cœur s'en doit applaudir.

Le mal immortel de souffrir.
Grandit l'humaine créature;
En vain contre le souvenir
Le temps charge son injure,

Où l'amour a vraiment passé.
Comme le passereau blessé,
Tombé de la cime d'un chêne,

Plus haut le bonheur nous a lui,
Plus longtemps notre âme se traîne
Dans l'ombre qu'il laisse après lui !

Ceux qui maudissent les mensonges de l'Amour, n'ont jamais, sans doute, aimé !







SALLES-ESTRADÈRE

Étude

Le visage noyé dans les profondeurs écrasées de l'oreiller, semblant comme roulée par une vague qui déferle, sous le pli envoluté des draps dont ses jambes seules sont enveloppées, on a dirait échouée sur la fine toile comme sur un sable très fin d'une plage, la victime de quelque naufrage amoureux. De toutes ces blancheurs mêlées, celles de la peau qu'une aurore intérieure semble roser, celles du

*

lit où courent des ombres, comme un sombre goëmon émerge la chevelure noire ramassée sur la nuque, tandis que les jambes accroupies horizontalement donnent encore l'impression d'un flot qui se tord en arrivant sur la grève.

Quel rêve l'avait emportée vers ce ciel d'où elle semble être tombée meurtrie comme Icare ? Quel invisible soleil avait fondu la cire de ses ailes ? Quelles caresses avaient enflé sa poitrine comme une voile ? Quel souffle de baisers l'avait plongée jusque dans l'infini ?

L'anéantissement qui suit l'amour est ce que je sais de plus doux au monde. Il réalise le songe même entrevu, dans les mystérieuses extases, celui qui nous remêlait au grand tout dans je ne sais quelle communion des chairs et quelle fusion des êtres. Mais l'impression féminine est-elle pareille à la nôtre dans ce repos terrible si bien fait à l'image immobile de la Mort ? Chez la Femme l'assouvissement du désir n'est qu'une possession repue. Chez l'homme c'est la déchéance de la possession. Il semble donc que, pour celle-ci, ce sommeil doive être plus doux encore que pour celui-là.

Sein de la Femme où l'on aspire,
— Enfant, la Vie — Homme, la Mort.
O toi, le meilleur et le pire
Des biens dont le désir nous mord.

Colline ou mûrit la vendange
De nos désirs jeunes et vieux,
Forme auguste que rien ne change,
Coupe immortelle des aïeux.

Je t'adore, ô sein de la Femme,
Et je te baise avec ferveur,
Sentant monter jusqu'à mon âme
Ta fauve et mortelle saveur.

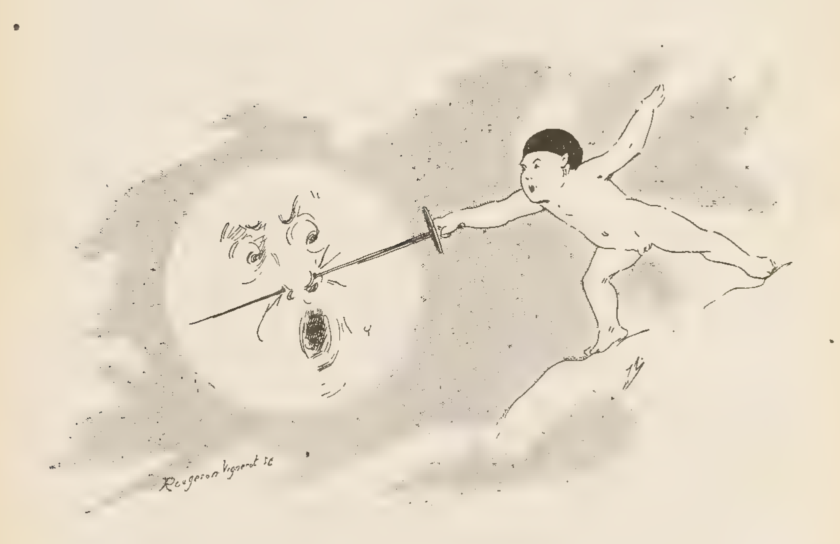
Sein qui reposes si doux, au rythme d'une haleine si calme, quand dans nos seins roulent encore les derniers sanglots où nous aurions voulu nous exhaler tout entier !

C'est l'odeur chaude de tes seins
Qui me pénètre, que j'emporte,
Qui, d'un vol de rêves malsains,
Me poursuit par delà ta porte.

Je respire et je te revois,
Dans ton souffle à moi revenue.
Mon oreille guette ta voix
Et ma main cherche tes chairs nues.

Parfum de la femme, ô poison
Subtil qui nous vient de son âme,
Et sur notre vaine raison
Prolonge son pouvoir infâme.

Même durant les sommeils allourdis et délicieux où nous poursuit, après le plaisir, la tentante image.





GERVEX

Étude

Avouons que le travail des peintres est charmant et qu'ils ne doivent pas être pressés d'achever — comme on dit — leurs études. Qu'ils comparent le sujet de leurs méditations avec ceux dont vivent les paperassiers penchés dans la poussière des bureaux, des médecins apportant aux malades les maux qu'ils soulageront après, voire des pau-

vres hommes politiques qui ergotent misérablement devant leurs électeurs, ils n'auront vraiment qu'à bénir la vie et le genre de travaux sur lequel les a portés une vocation que je vous crois irrésistible, mais qui me paraît surtout intelligente.

Pendant que la plupart des autres hommes n'ont le plus souvent, sous les yeux, que de désagréables spectacles, l'intérieur de quelque pièce empuantie de dossiers, ou le chevet de maladie peu joyeux, ou des auditoires composés de gens fort laids, ils exercent leur industrie coupable devant de jolies corps de Femmes qui se sont deshabillées exprès pour eux. Et ils se plaignent que l'existence leur soit dure ! Que diraient-ils donc s'ils avaient connu, au temps des plus grandes ferveurs de leur jeunesse, l'austère pupitre du Polytechnicien, ou la table maléolente de l'amphithéâtre ? Mais la contemplation de la Beauté nue devrait être une récompense accordée à de longues carrières passées dans d'ennuyeux labeurs. Elle devrait constituer le plus grand charme des retraites péniblement gagnées. Mais non ! les peintres y vont tout droit par un privilège charmant de leur métier.

Croyez-vous que cette étude de Gervex, en attendant le succès, n'ait pas été un premier plaisir ?

Tant pis ! Moi j'adresse une déclaration à son modèle,

une déclaration bien inattendue de ma part puisqu'elle s'adresse à une blonde.

Comme sur un lac d'or, où les soleils penchants
Mêlent des fils de pourpre aux reflets de la grève,
Sur votre chevelure aux flots changeants, mon rêve
Vogue, mirant un ciel plein d'extase et de chants ;

Et, comme dans la coupe ardente des couchants
Le jour la boit l'oubli des fatigues sans trêve,
Et plonge au flot amer, laissant l'heure trop brève
L'étreindre et le bercer dans ses plis attachants;

Le souffle de parfum que votre être respire
M'enveloppe, me pousse ou, de plus près, m'attire
Comme fait à la voile un lent zéphyr d'été.

O noble chevelure aux magnifiques ondes
Que ne puis-je engloutir parmi tes vagues blondes
Mon dernier souvenir comme dans un Lethé !

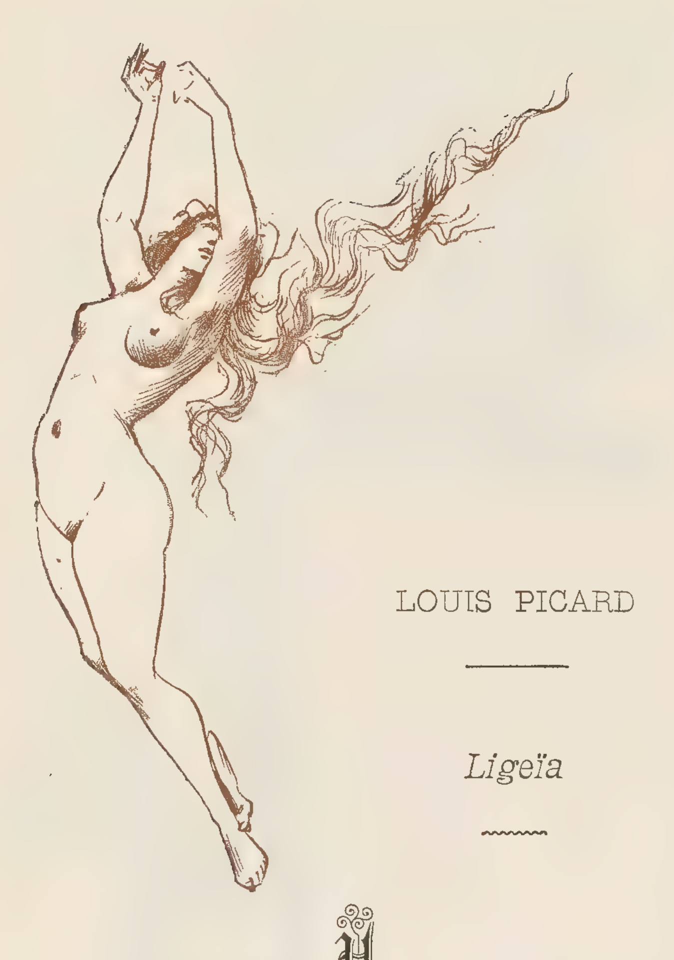
Et que j'admire en passant, cette logique de la Nature qui n'entend pas qu'un tel trésor s'égare sur quelque visage indigne d'en être nimbé, qui fit un décor vivant, digne de lui à cet éblouissement de lumière dorée, allumant une flamme dans l'azur changeant de ces beaux yeux, mettant un sourire vague à ces belles lèvres rouges, enveloppant de liliales blancheurs ce front, ce cou, et plus encore ces belles épaules où la fermeté du marbre semble

s'être figée, ces seins qu'une main caresse sans avoir à les soutenir. Mais tout est enchaînement mystérieux dans la beauté de la Femme et il n'est que les sots ou les superficiels, en cette matière grave entre toutes, pour ne s'être pas aperçus que tels charmes, chez elle, en implique un autre, et que tout s'y déduit suivant d'obscures rythmes et des harmonies cachées. Une femme ne saurait avoir de beau que les cheveux. Mais lesdits superficiels et lesdits sots, ayant continué de les juger seulement sur leur visage ne s'en aperçoivent pas !









LOUIS PICARD

Ligeïa

Une Joconde moderne et moins chaste peut-être que celle de Léonard. Mais le même mystère dans les yeux et la même énigme sur les lèvres. Une Vénus de Médicis contemporaine ra-

*

menant une de ses mains sur sa gorge et voilant, de l'autre, ce qui ferait peur à M. Prudhomme, mais avec infiniment moins d'emphase dans le mouvement. Les cheveux s'éploient, sur les épaules de neige ambrée, avec le caprice des matins passés à deux sur l'oreiller, et ce n'est pas par un excès de pudeur que cette magnifique parure descend sur l'échine comme un manteau vivant. Une figure qui vivra fort au-delà du temps où Ligeïa sera oubliée de ceux même qui l'ont connue : car elle est d'un art vraiment exquis. Vous voilà donc sûre de l'immortalité, Mademoiselle.

En attendant, écoutez les poètes qui conseillent de ne pas attendre la Mort pour aimer.

Ronsard qui vous dit :

Après ton dernier trépas,
Morte, tu n'aura là-bas
Qu'une bouchette blémie.
Et quand mort te reverrai,
Aux ombres je n'avouerai
Qu'autrefois tu fus ma mie.

et, avant lui, le vieux Villon.

Et meure Paris ou Hélène,
Quiconque meurt, meurt a douleur !...

Mais je ne veux point vous attrister, de ces sombres images,

que le sage appelle au secours de ses éphémères conseils. Laissez-moi plutôt vous dire aussi ma chanson :

Ligeïa, voici le Printemps,
— Il faut aimer au temps des roses.
L'azur dans les cieux éclatants
Rouvre ses portes longtemps closes,
D'où la lumière en flots vainqueurs
Descend jusqu'au fond de nos cœurs.
— Aimer ! chanter ! — Les douces choses !

Les taillis sont pleins de chansons.
— Il faut aimer au temps des roses.
Et l'ombre met de doux frissons.
Au cœur tremblant des fleurs écloses,
Sur nos fronts l'aile du matin,
Fait passer un souffle incertain.
— Aimer ! Rêver ! — Les douces choses !

Nos rêves sont vite lassés.
— Il faut aimer au temps des roses.
Les beaux jours sont vite passés,
Le cœur a ses métamorphoses :
Mais le temps n'y saurait ternir
La floraison du souvenir !
— Aimer ! Souffrir ! — Les douces choses.

Et c'est peut-être pour celle qu'une pointe de mélancolie, Ligeïa, est dans votre regard qui cherche et dans votre sourire qui attend.



DALOU

Fontaine

Un chef-d'œuvre que ce haut relief tout simplement.

Il est d'une grâce vraiment antique, d'un mouvement endiablé et qui ne trouble en rien l'impeccabilité du style. Il évoque

une impression de renaissance dans un sentiment d'une consciente modernité.

Une évocation néanmoins de la vie antique, ce qui, de la part d'un artiste comme Dalou, est un hommage particulièrement flatteur pour une tradition dont l'art a certainement vécu, dont l'humanité vit aussi, sans doute, bien que les sots — j'entends le plus grand nombre — ne le pensent pas ainsi.

C'est la gaîté des vendanges au temps de l'humanité triomphante et nue, quand les bacchantes déchiraient Orphée, le glorieux porteur de lyre.

Celle qu'une ivresse ébauchée rend déjà mal solide sur ses jambes, détourne en vain, son radieux visage de la pourpre des pampres écrasés dont le veut barbouiller le caprice des faunes et de ses compagnes. On ne saurait rien imaginer de plus gracieux, dans la robustesse de sa grâce, que ce corps féminin dont le poids des caresses écrase la splendeur sur un sol dont il tente en vain de se relever. Les belles chairs, que le souffle du rire soulève, s'infléchissent avec une abondance sensuelle, se plient en voluptueux débordements.

Chair de la Femme, argile idéale, ô merveille !

Comment le beau vers de la *Légende des Siècles* ne chanterait-il pas dans la mémoire, devant ce spectacle où la Beauté féminine s'épanouit avec tant de grâce !

L'âme du Dieu Pan, ce vieil ami de Bacchus passe dans cette scène avec un parfum de grappe mûre.

Et quel sourire vraiment joyeux que celui de l'homme au gobelet qui se penche sur ce jeu avec une curiosité pleine de belle humeur !

Et tout autour c'est l'évocation de l'Automne qui mûrit les raisins.

Pendant que la foule des buveurs s'obstine à fêter les cuvées nouvelles, mélancolique le poète chante :

Octobre sous les bois, posant ses pieds vermeils,
Ensanglante leur cime et fait choir leur verdure.
Les arbres inquiets pressentant la froideur,
Accrochent, à leurs flancs, l'or des derniers soleils.

Aux arbres des forêts mes désirs sont pareils
— Car pour l'âme non plus, il n'est présent qui dure —
Un âpre hiver l'attend et qu'il faut qu'elle endure
Jours de désespérances et de mornes sommeils.

Avant que d'en vêtir le linceul monotone,
Je veux connaître aussi les splendeurs de l'Automne
Où tout semble plus doux parce qu'il va finir :

Et, comme la feuillée au bord des avenues,
S'empourpre pour cacher encor ses branches nues,
Baigner mon cœur vivant dans l'or du souvenir.

A cette plainte répond la joyeuse clameur des antiques Évohés !

Cette apothéose du vin est destinée à une fontaine.

Pourvu que les débitants n'y voient pas un mauvais conseil !

Encore une fois un chef-d'œuvre et d'un des plus grands artistes de ce temps.






José FRAPPA



FRAPPA

La Dormeuse



Sur l'oreiller sombre, profond et moelleux de sa chevelure dénouée et dont les boucles noires courent jusque sur le marbre vivant de ses épaules, les paupières baissant, jusque sur la joue à peine rosée, la frange d'ombre de leurs cils, la bouche entr'ouverte sur un souffle de baiser, le doux rythme de son haleine, comme une vague de par-

fums, emplit seul, comme une musique mystérieuse, le silence de son repos.

Le sommeil de la Femme est une des plus cruelles énigmes que nous garde l'Amour. Où vont les pensées de celle qui nous est plus que la vie, quand sa parole menteuse s'est tue, quand son regard s'est détourné de nous pour le pays des songes. A celle-là le poète dit :

Quand, sur tes yeux, brûlés de leurs propres rayons,
Le sommeil a penché la fraîcheur de son aile,
Rêves-tu quelquefois de la chose éternelle
Que nous portons en nous, que toujours nous fuyons ?

Sous ton front où la Nuit s'épanche, solennelle,
L'Infini creuse-t-il d'invisibles sillons ?
Et quand ton cœur n'est plus trahi par ta prunelle,
S'ouvre-t-il à la mer des vastes passions ?

Marbre durant le jour, la Nuit, deviens-tu Femme ?
Un rêve berce-t-il, dans le fond de ton âme,
Quelque amour innommé que tu nommes tout bas ?

Tes sens s'éveillent-ils quand ta chair se repose ?
C'est un tourment jaloux que ton sommeil me cause.
Tu dois aimer en songe ou tu ne vivrais pas !

Et de quelle beauté le sommeil revêt la Femme !

Quel enchantement cruel et délicieux que celui qu'il apporte à nos yeux.

Leur souffle égal et lent fait comme un bruit de rames.
C'est leur songe qui fuit vers des bords enchantés.

Et, sur la lyre païenne, le poète chante encore :

Quand recueilli, muet et comme inanimé,
Sur ta bouche de feu j'entr'ouvre ma narine
Aux vagues de parfum que ton souffle embaumé
Roule amoureusement dans ta fière poitrine,

Le fruit mystérieux, dans ton être enfermé,
M'enivre lentement de son odeur divine ;
Et, comme on voit le flot rouler la fleur marine,
Je sens que l'Infini m'emporte désarmé.

Je meurs et je renais, et puis je meurs encore;
Et loin de fuir la Mort, lâchement je l'implore,
Dans ton superbe corps souhaitant mon cerceuil.

Ton haleine m'étreint et jusqu'au cœur m'enlève,
Et, tremblant, éperdu, j'entrevois, dans un rêve,
Le monde de splendeurs dont ta lèvre est le seuil.


Rougeron Vignerot Sc



PUVIS DE CHAVANNES

L'Été

Les contours verdoyants d'une île. Les saules avec leurs feuillages argentés; les peupliers montant superbes comme des flèches sous la nue. Au loin les frondaisons profondes et les bouquets d'arbres faisant masse sur la sérénité de l'horizon. Au-dessus un ciel de turquoise, limpide comme une pierrerie et que traverse, seul, le vol des

ramiers. Le décor ensoleillé qui convient à la beauté de la Femme nue. Aussi les baigneuses goûtent-elles sur l'herbe la fraîcheur que tamisent les feuillages : celle-ci tout de son long étendue ; celle-là essuyant le marbre luisant de ses pieds ; cette autre ramenant son vêtement au-dessus de sa tête. Et, plus loin, souvenir de la vie antique, une jeune mère allaitant son nouveau-né.

Quelle grandeur dans cette simple églogue qu'anime un souffle Virgilien !

Et quelle poète que l'artiste qui l'a conçue ! Quel peintre que celui qui l'a réalisée sur la toile !

A cette époque troublée, où l'art lui-même est empreint d'une pensée toujours inquiète, où l'*Auri sacra fames* règne despotiquement sur toutes choses, où les aspirations se sont tues pour laisser la parole aux appétits ; à cette époque sans grandeur et sans idéal, ou le vent de la politique sévit, secouant aux arbres les fruits encore verts, couchant les moissons devant qu'elles soient mûres, temps maudit vraiment pour ceux qui aiment rêver et se souvenir, c'est une figure consolante, d'une grandeur presque antique, d'une majesté souveraine, que celle de Puvis de Chavannes, que celle du peintre du *Bois sacré* et de l'*Été*.

On dirait un exilé de la Grèce ancienne, ou un Italien des grandes époques de prescription et de gloire. On le

dirait debout sur un roc tandis que la mer mugit à ses pieds, impassible dans son songe immortel, les yeux tournés vers le ciel d'une invisible Patrie, celle où la pensée fleurit comme un lys grand ouvert aux caresses rafraîchissantes de l'azur.

Un dessinateur merveilleux et un coloriste de premier ordre que ce puissant artiste à qui les sots refusent encore le nom de peintre quelquefois. Celui de poète ne lui est, je l'espère, contesté par personne. Il est poète, dans le plus noble sens du mot, poète comme Homère qui se plaisait au commerce des Dieux et des héros, comme Virgile qu'inspirait la vie calme des Bergers, comme Hésiode qui chantait les métamorphoses immortelles de tout ce qui semble mourir. Comment la pensée d'un homme de ce temps s'est-elle constamment maintenue dans les régions sereines du Rêve, dans les splendeurs de la Légende, dans ce noble culte du Beau et des Dieux abolis? Mais c'est précisément cette puissance d'isolement qui fait, du poète, un exilé portant, en soi, la mémoire d'un pays surhumain que tous les autres ont oublié.

C'est aussi un poète comme Victor Hugo que Puvis de Chavannes, et son œuvre est pour rappeler, par partie, la *Légende des siècles.* C'est le même retour à la grandeur Biblique, le même mépris des traditions où les souvenirs antiques s'étaient abimés! C'est le même réveil d'une

émotion nouvelle et profonde devant le spectacle rajeuni des choses éternelles. C'est un vol de Cygnes à travers l'azur que celui de ces impressions hautes et qui planent, les ailes grandes ouvertes, au-dessus des gouffres du scepticisme et de l'ignorance.

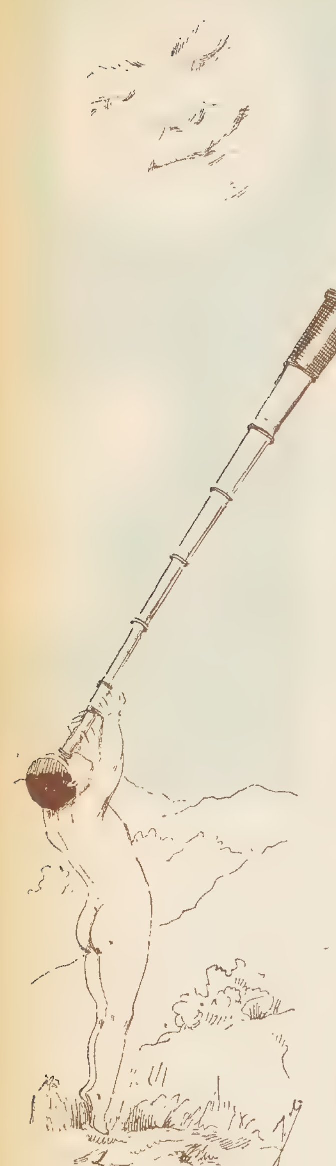
Tel est Puvis de Chavannes, le grand peintre de l'*Été*.











DUBUFE

La Mort d'Adonis

L'an nouveau, comme des aumônes,
Sème aux champs les premières fleurs,
Et j'ai cueilli ces anémones
Par un matin de Mars en pleurs.

Leur cœur diamanté de givre
A mon cœur amoureux pareil,
Semblera se fondre et revivre
Sous vos regards pleins de soleil

Et si votre lèvre les touche,
Fraîches encore de grésil,
Elles prendront, sous votre bouche,
Le parfum des roses d'avril.

*

Salut, anémones printanières créées du sang divin d'Adonis !

Vous êtes les premières fleurs qui déchirent le manteau virginal des neiges et vous tendez les premiers pétales tremblants aux doigts impatients des amants qu'attendent les bien aimées. Dans vos veines violettes court une sève très légèrement parfumée où se respire l'âme des antiques amours. Et le poète pense à la grande douleur que salua votre venue quand une immortelle pleurait devant le corps inanimé du fils auguste de Myrrha, déchiré par la dent cruelle d'un sanglier.

De cette origine mythologique, l'anémone a gardé comme un charme antique et mystérieux. Elle évoque l'image si bien représentée dans ce tableau, d'une tendresse que le mort même n'a pu briser au cœur de la plus infidèle des déesses. L'anémone n'a pas l'éclat pourpré de la rose, mais je ne sais quel attrait délicat. Elle est parente de l'Immortelle qui ne se flétrit pas avec les autres fleurs au souffle mortel des hivers.

Et l'adorable légende ainsi que celle de Vénus accourant, sous les frondaisons où les ramiers chantent, et se trouvant en face du bien-aimé sans couleurs, subitement pâli, dont les bras ne se refermeront plus autour de ses épaules dans une délicieuse caresse !

L'anémone est comme une blessure, celle d'une

flèche qui se fige à la plaie et s'y enfonce chaque jour davantage.

Aussi l'amant fervent l'aime-t-il, entre toutes les fleurs, et lui dit-il :

O Fleur qui fleuris le chemin,
Bien avant qu'y saignent les roses,
Cœur hérissé de flèches roses,
Etoile aux rayons de carmin,

Cloche qui sonneras demain
Le réveil des métamorphoses,
Frêle parmi les frêles choses,
Ne te flétris pas sous ma main !

Anémone cueillie ensemble,
Toi dont la corolle qui tremble,
Est comme un souffle de couleur,

Clémente à mon amour fidèle,
Longtemps encor parle-moi d'elle,
Toi qu'elle baisa, chère fleur.

Et dans l'écho, la voix de Vénus lui répond, de Vénus qui, elle aussi, a cueilli l'anémone teinte du sang d'Adonis et l'emporta, dans son sein, toute mouillée de ses larmes.





DUBUFE

Cypris

Du grand rêve païen par les âges déchue,
Femme, cette douceur amère t'est échue
De garder sur ton front cher et découronné,
Rameau toujours vivant le laurier de Daphné.

Si tu n'es plus debout, aux temps durs où nous sommes
Entre l'amour des Dieux et le culte des hommes,
Les poètes, du moins, te gardant de l'affront,
Devant les pieds sacrés courbent encor le front.

Pour les désirs troubles dont l'effroi les tourmente,
Ils ne t'appelait plus leur sœur ou leur amante,
Mais regardent, pensifs, lassés, dans ta beauté,
Le dernier rayon d'or de l'Immortalité.

Pour moi je garde une reconnaissance infinie aux peintres du nu qui s'associent à ce culte des poètes. M. Guillaume Dubufe est un des fidèles à cet idéal commun. De plus il a des figures mythologiques une intention très particulière, comme une impression personnelle, qu'il les dramatise comme dans son joli tableau de la *Mort d'Adonis* ou qu'il les caresse seulement d'un pinceau sensuel et respectueux tout ensemble comme dans cette délicieuse figure de Cypris.

Pareille à la perle, celle-ci repose au cœur rose et nacré d'une sorte de coquillage qui s'échancre autour des lignes tranquilles de son corps et l'enveloppe de déchirements nu de ses pieds, plonge encore dans l'eau et y met un frisson d'ivoire parmi l'azur. Et bien loin, c'est le soleil, a demicoupé par l'horizon et qui s'ouvre comme une immense rose de lumière.

Image de mes bien aimées que celle-là.

Car depuis que Cypris la blonde
Jaillit des bras du flot amer,
Mieux qu'à nous fidèle à l'onde,
Les Femmes ont aimé la mer.

Et la mer a gardé pour elles
Le tendre regard d'un amant :
Elle vient baiser leurs pieds frêles
Avec un doux gémissement.

L'écume de ses flots plus calmes
Que l'orage ne gonfle pas
Vient poser l'argent de ses palmes
Sur le doux chemin de leurs pas.

L'âme de la mer est pareille
Aux lyres qu'effleure le vent,
Elle murmure à leur oreille
Un chant douloureux et vivant.

Souvent j'ai voulu, dans un rêve,
Assis au bord du flot moqueur,
Mêler aux chansons de la grève
La triste chanson de mon cœur.

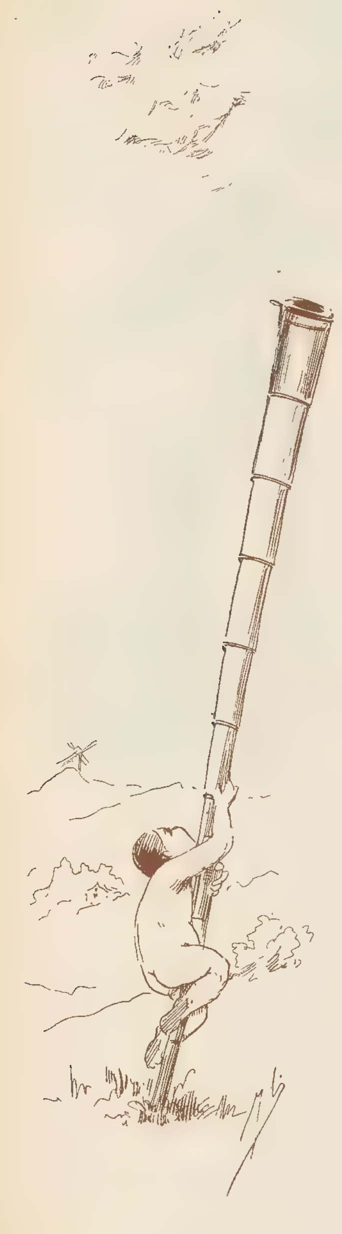
Quand je voyais énamourées
Par les âcres senteurs de l'air,
Passer sur les plages dorées
Les belles filles au teint clair !











Mlle LÉE ROBINS

Les Trois Parques

CELLE qui est debout, un fuseau à la main, c'est Clotho qui présidait aux naissances.

Cette autre qui, assise, semble mesurer entre ses doigts la longueur d'un fil c'est Lachésis par qui étaient dévolus aux mortels les jours et les évènements.

Au milieu, sous le voile majestueusement relevé de la chevelure

*

noire, un manteau sombre ramené sur les genoux, c'est Atropos, l'aînée des trois sœurs, celle qui, d'un coup de ciseau, interrompt les destinées.

Elles ne ressemblent pas au farouche tableau qu'en fait Hériode quand il écrit : « Vulcain avait représenté, sur le bouclier d'Hercule, les Parques au visage noir, à la dent meurtrière, au regard cruel : avides de courage, elles se disputent les corps des mourants ; dès qu'un malheureux est blessé elles le saisissent de leurs griffes redoutables et le font descendre dans les froides ténèbres du Tartare. Atropos, quoique la plus petite, est la plus féroce ; elle se déchire elle-même. »

Nous sommes loin de cette vision épouvantable. Plutôt nous rapprocherions nous de celle qu'eut, des mêmes figures symboliques, Germain Pilon, dans la merveille que possède le musée de Cluny et où se retrouve la conception féminine des figures du Primatice.

Mais non, nous sommes bien ici sous une impression toute moderne, de ce que j'appellerai la modernité éternelle. La mythologie n'y préoccupe que fort peu l'esprit, non plus que dans l'œuvre olympienne de Falguière. C'est prétexte à de fort jolis morceaux de nu, dûs au pinceau d'une véritable coloriste qu'un grand maître a formée, et voilà qui suffit pour en dire tout autant et même d'avantage que les plus ingénieuses recherches ethnographiques.

Ce que nous dit cela, à nous autres hommes, c'est que la Femme est le principe et le cours et la fin de la vie ; qu'après nous avoir enfantés, elle file la trame de nos douleurs et de nos joies, et que nous méritons de mourir pour elle, si nous l'avons vraiment et noblement aimée. Cette superbe Atropos dont la main impassible tient un double acier, c'est l'héroïque amante que les âges se sont léguée. Judith aux pieds ensanglantés du sang d'Olopherne, Hélène maudite des Troyens écrasés sous les murs brûlants d'Illion, Cléopâtre tendant ses bras cruels au cadavre respirant encore d'Antoine. C'est aussi la Fornarina au chevet allangui de Raphaël. Cette vision de la Beauté meurtrière et de la mort par l'Amour a toujours tenté les poètes.

Au seuil hésitant des destinées la femme demeure le sphynx éternel.

La cruelle énigme est dans ces trois visages, dans le regard mélancolique de Clotho qui semble prendre en pitié celui dont elle trame les premières heures ; dans les paupières volontairement abaissées d'Atropos où ne se sent nulle pitié ; dans ce profil perdu de Lachésis mettant une tache d'ombre vivante sur la sérénité du ciel.

Eschylle les appelle les « Moires à la triple forme » et en fait les compagnes des Erynnies.

A cette imagination toute tragique je préfère la concep-

tion plus douce des destinées régies par les femmes, éternel bourreau, mais autre éternelle victime de l'Amour. Car c'est la grande tristesse de ces vierges de ne point connaître les immortelles délices qu'elles nous dispensent, inconscientes, et qui nous consolent de notre mortalité. Dans leur éternité solitaire ne passe ni le beau fantôme d'Endymion, ni le caprice de Paris, ni même l'imprudence d'Actéon. Obstinées à leur tache monotone, elles ne peuvent l'interrompre d'une heure pour se poser sur quelque couche fleurie et toute parfumée de baisers. Ce n'est donc pas ceux dont elles filent et tranchent les jours qu'il faut plaindre, mais bien elles-mêmes dont les jours passent sans que le divin sursaut des caresses en trouble la monotonie.

O pauvre Clotho ! O lamentable Lachésis ! O douloureuse, entre toute, Atropos !

Nous, du moins, nos heures fragiles, nous les passons prosternés devant votre beauté nue, vous qui n'avez ni le miroir des eaux où se penchait Narcisse, ni celui des chambres somptueuses où se complaisent les belles d'aujourd'hui, pour chercher, dans la contemplation de vos grâces triomphantes, la consolation de votre ennui.





GOUNOD

Étude

D'UN geste glorieux elle soulève, d'une main, le poids lourd de sa chevelure sombre et baigne l'autre dans les profondeurs de ce styx dont les ondes noires emportent mon rêve. Et de ce double mouvement son torse jaillit comme baigné de cette toison superbe qui fait à ses reins souples un manteau. Les juvéniles fermetés de ses seins sont

comme exaspérées par cette tension d'un bras, ce pendant que l'autre retombe et les blancheurs du nu éclairent le visage se penchant sous ce fardeau parfumé.

A celle-ci, qui réalise si bien mon rêve de la Beauté brune, je dirai

La Nuit dans les cheveux, la Nuit dans les prunelles;
Le Jour — blanc sur le front — sur la bouche vermeil:
C'est cette ombre jumelle et ce double soleil
Que celles que je sers doivent porter en elles.

Et je leur veux aussi les grâces solennelles
Des déesses d'antan sortant de leur sommeil:
Car mon esprit païen, au ciel même pareil,
Ne resplendit qu'au choc des beautés éternelles.

Il faut à mes baisers des seins fermes et blancs,
Mes bras ne s'ouvrent bien qu'à la rondeur des flancs
Dont le marbre vivant s'élargit en amphore.

Telle est la Femme au corps par mes désirs mordu,
En qui s'incarne l'heur de mon rêve éperdu
Et dont l'amour cruel sans trève me dévore.

Car tandis que d'autres s'évertuent au culte du soleil,

dans la splendeur des chevelures dorées, c'est l'astre nocturne dont j'ai cherché les lumières argentées et avivées par des ombres intenses, sur les corps charmants qui m'ont été des délices. Mais ce n'est pas qu'une seule forme de la Beauté m'emplisse pour toutes les autres, d'un ingente mépris. Les artistes étant vraiment demeurés les derniers fervents de son culte, à l'auteur de cette belle image je dédirai ce sonnet :

Fille des jours sacrés, quelle main sacrilège,
Dans la nuit dispersant tes honneurs abolis,
De ton front triomphant a fait tomber les lis
Qui mêlaient leur blancheur à sa blancheur de neige ?

Contre le temps cruel nul pouvoir ne protège
L'immortelle Beauté sous les soleils pâlis,
Puisque son manteau d'ombre emporte dans ses plis
De tes antiques sœurs le lumineux cortège.

Triste et dernière fleur du Printemps radieux,
Tu restes seule, hélas ! de la race des Dieux,
Des olympes défunts à jamais exilée.

Je brûlerais pour toi la myrrhe avec l'encens
Et si, jusqu'à tes pieds s'élèvent mes accents,
Par la lyre du moins, tu seras consolée.

Et par le pinceau du peintre et par le ciseau du sculpteur, les frères du poète !









BIESSY

Etude de Nu

VOILA qui est franc. Et ce qui ne l'est pas moins encore c'est d'avoir choisi pour modèle une femme dans l'épanouissement sans entraves de sa beauté. Foin de ces maigres créatures qui répriment, sous prétexte de distinction, les vigoureux et morbides reliefs dont les caresses savent le prix. Tel Rembrandt avait choisi l'image reproduite dans son

*

admirable *Femme au bain*, le chef-d'œuvre de la peinture au Louvre comme la *Vénus de Vienne* y est celui de la sculpture.

Il n'est délices de coloriste que les chairs dont le marbre s'est assoupli, que les chaleurs de la vie ont fait vraiment vivantes où des tons d'ambre et des bleus délicats se mêlent à l'éternel et classique jardin de roses et de lis. Et l'abandon de la pose vaut le choix même du sujet et le justifie. Ne me parlez pas encore de la Femme dont un geste apprêté fait un être symbolique par quelque endroit. Celle-ci est franchement nature, pas du tout pensive, rêveuse à peine, toute au recueillement sensuel qu'aucune méditation ne trouble, qu'emplit la seule admiration de sa propre beauté. Sur le lit où sa main le soutient encore dont elle se soalève par une tension des bras, sans doute n'a-t-elle pas reposé seule, peut-être n'a-t-elle pas reposé du tout. La lassitude divine des choses de l'amour est dans l'allanguissement de sa personne, dans les nonchalances de sa tête légèrement inclinée sur la poitrine, dans l'ébouriffement de la chevelure qui s'amoncelle sur la nuque comme une belle masse d'ombre. A son bras, ce bracelet qui coupe d'un reflet de métal là monotonie veloutée de la peau est un présent sans doute. Telle, dans un autre décor, sans doute, Ariadne pensait à Thésée.

Et je ne le plains que s'il est parti pour toujours l'inconnu dont cette couche est désertée.

Mais non. Peut être est-il à tes pieds que nous ne voyons pas. Ce pendant que tu t'étires à demi, comme au sortir d'un songe, les couvrant de baisers fous, en proie à quelque débris d'amour que n'ont pas apaisé les caresses, l'âme pleine de désirs fous, pendant que tu rêves à peine et que certainement tu ne penses pas.

C'est sans doute, un de ces insensés qui, dans la Femme, adorent la vision de leur âme, un être qu'a divinisé leur cerveau et qui s'écrient :

Quand ton beau corps jonche ta couche
Comme une avalanche de fleurs,
Je ne sais où jeter ma bouche
Qu'embrassent de folles chaleurs ;

Et, plus humble que les voleurs,
Je baise le drap qui te touche,
Craignant qu'un souffle n'effarouche
Quelques-unes de tes splendeurs.

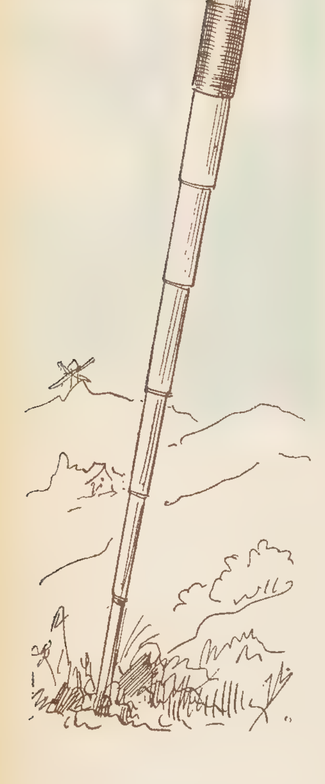
Durant que d'invisibles chaînes
Me tiennent courbé, dans mes veines
Court un torrent de volupté

Car je sais l'immortelle joie
De sentir le genou qui ploie
Devant l'immortelle Beauté !

Car, dans ce néant psychique de la Femme anoblie par le plaisir sacré, l'immortelle Beauté demeure toute entière immatérialisée faite de matière, image de l'Idéal où l'idéal n'est peut être jamais descendu.







DINET

Baigneuses

Dans le fleuve que borde, à l'horizon, une épaisse bande de verdures, que traverse, comme une vivante émeraude, le vol du martin-pêcheur, dont les eaux calmes reflètent les frondaisons de l'autre rive ce pendant que, de celles-ci, montent des roseaux de l'onde moins profonde, transparente par places, ici comme striée de longs fils d'argent,

là palpitante doucement autour des larges feuilles de nénuphar, les deux jeunes filles sont descendues. Sur leurs jeunes corps le baiser de l'eau a laissé des traces qui se rosent au soleil couchant. Car une grande lumière oblique, une aile de feu s'étend au ras de l'eau et il leur faut cacher leurs yeux pour n'en être pas éblouies. Autour d'elles c'est un clapottement argentin d'eau d'où s'élèvent, en gerbes de perles, le long de leurs jambes nues, des éclaboussures.

Ne vous semblent-elles pas les sœurs lointaines de Nausicaa, la fille d'Alcinoüs qui parle si doucement au second livre de l'Odyssée, celle dont les compagnes, surprises dans leur bain, s'étaient enfouies à l'approche d'Ulysse, et qui, dans la fierté de son innocence, demeurée seule auprès du héros, rêvant en l'entendant lui dire : « O vous, qui que vous soyez, mortelle ou déesse, vous voyez à vos pieds un suppliant. Si vous êtes une divinité, je ne doute pas que vous ne soyez Diane, fille du grand Jupiter : car vous avez sa beauté auguste et ses grâces. Mais si vous êtes une mortelle, heureux votre père et votre mère, heureux vos frères! quelle joie pour eux de voir à chaque instant celle qui semble faite pour l'ornement des fêtes! Mais plus heureux encore le mortel qui, après vous avoir fait accepter ses riches présents, sera préféré à tous ses rivaux et aura le bonheur de vous conduire dans sa demeure ».

Ainsi ce passage délicieux du plus beau poème antique

me revient en mémoire devant ces jolies images. Et dans celle dont les formes virginales encore, s'épanouissent cependant déja dans une radieuse puberté, qui, par pudeur, peut-être autant que par crainte de la lumière, ramène son joli bras arrondi sur son front, à son clair sourire, à son regard plein de rêve et de jeunesse, reconnaissant la vision longtemps poursuivie, je chante :

Sur le grand fleuve au flot clair
Où l'aile du soir se penche,
J'ai longtemps suivi dans l'air
Une forme vague et blanche
Un fil d'argent la suivait
Qu'avait tracé son passage.
— C'est ton doux nom qu'écrivait
Le caprice du sillage.

Dans le grand fleuve au flot lent
Que l'aile du vent effleure,
Descend le reflet tremblant
De l'astre qu'évoque l'heure.
Le ciel sème autour de lui
L'or qui flottait dans ses voiles,
— Ce sont tes yeux qui m'ont lui
Dans l'image des étoiles.

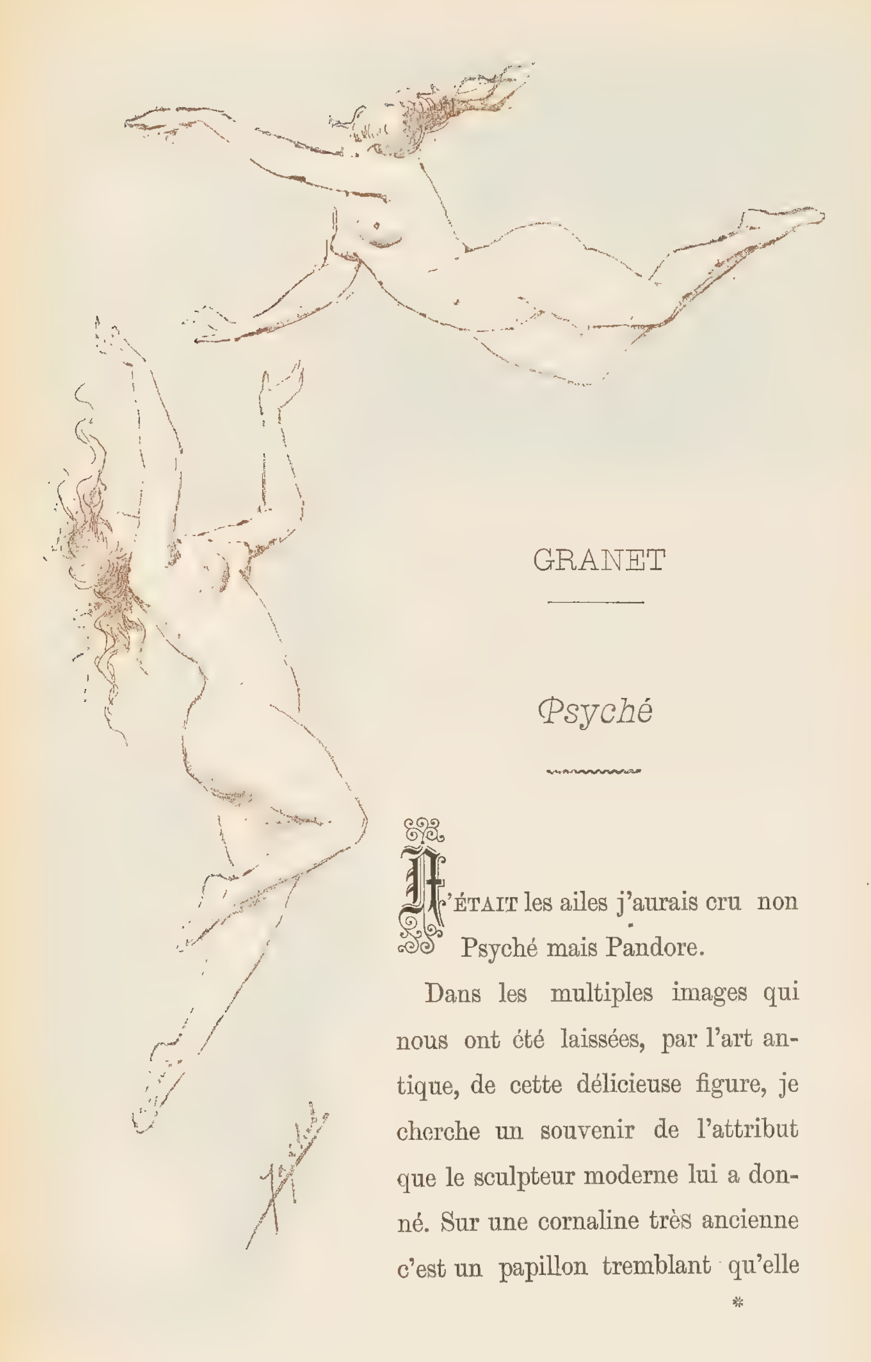
Près du grand fleuve au flot pur
Que l'aile d'un chant caresse,
Sur le sable, sous l'azur
Meurt la vague charmeresse.
Comme un seuil d'un Paradis
Qu'aurait entr'ouvert mon rêve,
— C'est ta voix que j'entendis
Dans la chanson de la grève.

Mais déjà ont-elles regagné le rivage et dépouillé la nudité savoureuse qui les faisait pareilles aux vierges antiques, celles que les joncs vibrants semblent saluer encore d'un léger balancement.









GRANET

Psyché

C'ÉTAIT les ailes j'aurais cru non Psyché mais Pandore.

Dans les multiples images qui nous ont été laissées, par l'art antique, de cette délicieuse figure, je cherche un souvenir de l'attribut que le sculpteur moderne lui a donné. Sur une cornaline très ancienne c'est un papillon tremblant qu'elle

*

tient entre ses doigts, non pas un coffret mystérieux. Les graveurs d'une sardoine nous montre encore Psyché debout, vêtue d'une longue robe relevée au-dessus de la ceinture et dont elle soulève la queue avec une main. Sur une autre sardoine encore, elle tient la torche avec laquelle elle aura l'imprudence d'examiner son amant.

En serions-nous déjà au mythe allemand de la Marguerite de Gœthe que Faust séduit avec des bijoux tandis qu'elle est plus que sévère pour un amoureux pauvre qui ne lui a apporté que des fleurs ? Car ceux qui s'intéressent à cette aimable créature n'ont pas l'air de se douter qu'elle est plus une figure de courtisane naïve que de jeune fille innocente.

Non ! je ne veux pas croire que, au mépris des imaginations ardentes d'Apulé, l'Amour ait recours aux présents pour tenter celle qui n'avait besoin que d'un baiser pour tomber dans ses bras.

Tout cela importe peu d'ailleurs, et, comme les Dianes de Falguière sont des Dianes par le seul fait qu'elles ont un arc à la main ou un croissant dans la chevelure, cette jolie image est une Psyché pour cela seulement qu'elle porte aux épaules les ailes qui emportent l'âme plus haut que les vains soucis de la terre.

Elle justifie d'ailleurs parfaitement, par la tentation plastique, le choix qu'en avait fait un Dieu que les repro-

ductions antiques nous montrent, d'ailleurs, dans cette aimable légende, non pas sous les traits d'un enfant mais bien d'un adolescent déjà viril. Canova est d'ailleurs demeuré dans cette tradition charmante.

Non seulement le génie antique, mais l'esprit moderne s'est exercé sur cette jolie fable.

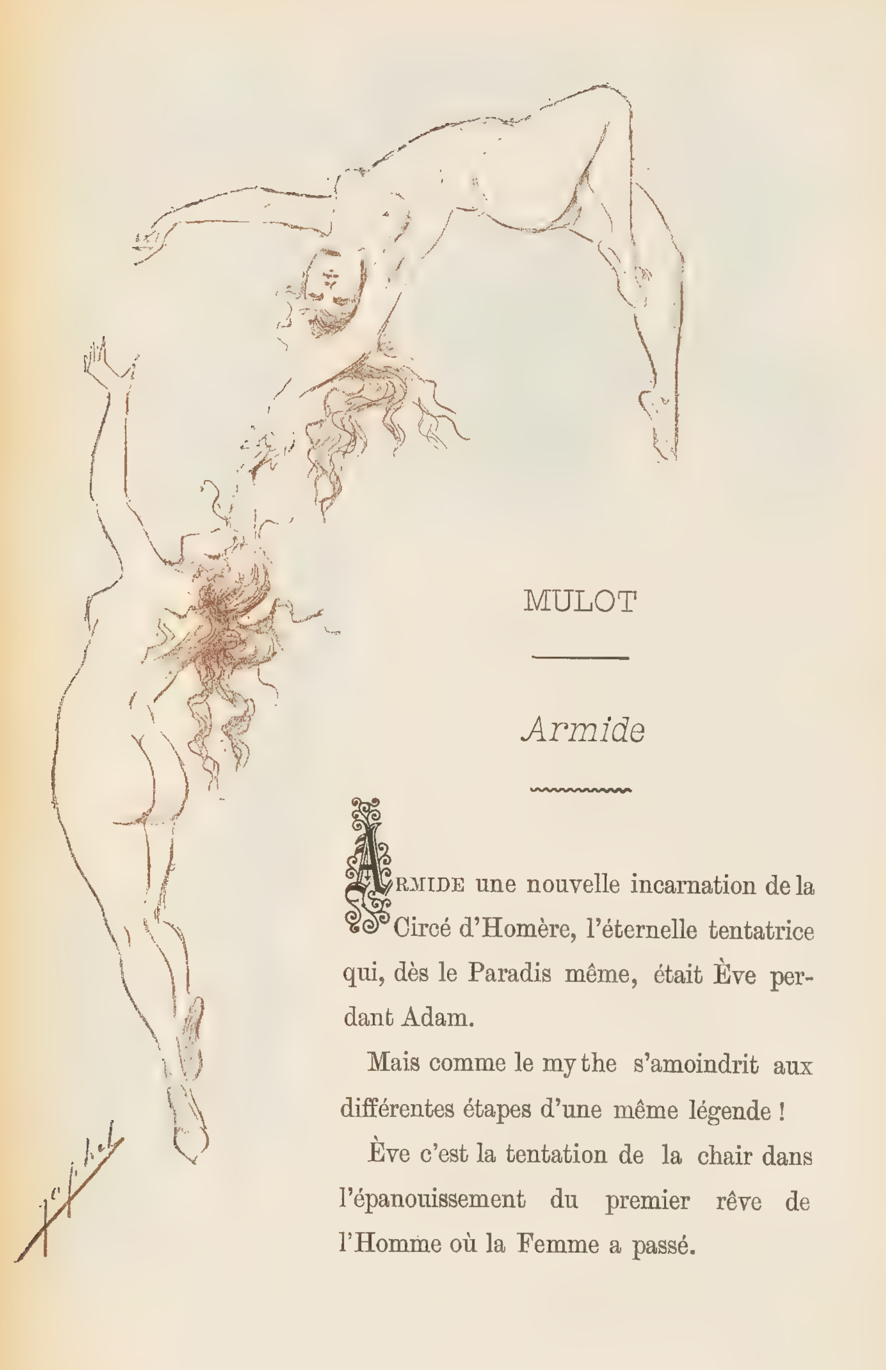
Demoutiers dont les fantaisies irrévencieuses à la mythologie m'ont souvent choqué, a cependant fait un amusant tableau des terreurs de Psyché se croyant au pouvoir d'un monstre qui n'est autre que l'Amour. Il est peu connu et peut-être sera-t-il retrouvé avec plaisir ici

Tout à coup, au milieu des ombres de la Nuit,
Les rideaux s'ouvrent à grand bruit.
Psyché dont une main frissonne et la repousse.
« Ah ! que le monstre a la main douce ! »
Réfléchit-elle. « Hélas ! que n'est-il aussi doux ! »
Mais une voix plus douce encore
Lui dit : Psyché, c'est moi qui vous adore
Et que l'Amour vous donne pour époux.
— Puisque le ciel le veut, dévorez-moi, dit-elle,
Me voici ! — Moi, vous dévorer !
Moi, votre amant soumis, moi, votre époux fidèle !
— Hélas ! comment puis-je espérer
Les procédés d'un monstre ? — Un monstre quand il aime
Tout monstre qu'il est s'embellit.
L'Aurore embellirait la laideur elle-même.
Le bonheur vous attend si le cœur vous suffit.

— Le bonheur ! Ah, pourquoi m'en offrez-vous l'idée ?
Et comment me prouver ce que vous m'avez dit ?
J'ignore ce qu'il répondit.
Mais elle fut persuadée.

Le dernier trait est charmant. J'en veux pourtant à ces polissons du siècle dernier qui n'ont rien respecté et je sais gré au sculpteur qui, dans une vision rajeunie d'un ancien mythe, fait renaître ces grâces éternelles de la Femme qui sont l'enchantement des yeux !





MULOT

Armide

ARMIDE une nouvelle incarnation de la Circé d'Homère, l'éternelle tentatrice qui, dès le Paradis même, était Ève perdant Adam.

Mais comme le mythe s'amoindrit aux différentes étapes d'une même légende !

Ève c'est la tentation de la chair dans l'épanouissement du premier rêve de l'Homme où la Femme a passé.

Circé nous montre déjà l'habileté de la courtisane très consciente de son pouvoir fatal.

A lire le Tasse avec soin, Armide n'est guère qu'une coquette fort habile dans son état.

Nous avons aussi l'Alcine d'Arioste qui incarnerait surtout la volupté.

Mais la première image est certainement la plus grande et la plus belle.

Elle est charmante cependant cette vision de femme que sa seule nudité revêt, dont les épaules ont, pour tout manteau, les magnifiques ondes de sa chevelure, qui une main posée sur un symbole hiératique, semble appeler, de l'autre, l'Amant qu'elle oubliera sans doute demain.

Ah ! comme celui-ci serait un sot qui ne viendrait pas à elle, même au prix de tout ce que des amours coupables, eussent coûté à l'honneur d'un héros !

O poison divin que la Beauté porte en elle ! Le poète t'adore tout ensemble et te maudit : A la Femme il dit une angoisse dans l'âme :

Comme deux lis jumeaux dont le double calice
S'élargit, pour laisser saillir, plus vive encor,
La flèche au triple feu des étamines d'or,
S'arrondissent tes seins où grandit mon supplice.

A leur ombre ton cœur mûrit la trahison,
Comme un serpent blotti sous la hauteur des herbes,
Et, de sucs meurtriers gonflant leurs fleurs superbes,
Y distille à ma soif la douceur d'un poison.

Aux jardins de l'Amour où la sombre ancolie
Et la ciguë horrible ont des venins connus,
C'est au cœur virginal de deux lis ingénus
Que j'ai bu l'amertume et la mélancolie !

Et encore, une fois désespéré de ses cruelles amours :

J'ai laissé l'honneur à la porte
Et j'y retrouve le mépris :
Fille cruelle, tu m'as pris
Le meilleur de moi ; mais que m'importe !

Ce que tu m'as donné vaut bien
Que pour l'avoir on soit infâme.
Hormi les caresses, ô femme,
L'amour entier ne m'est rien !

Rien sans ton amour ne me touche,
Et la honte même à mon cœur
Est une divine liqueur
Puisque je la bois sur ta bouche !

O Circé ! ô Alcine ! ô Armide ! vous surtout, Ève !






A. Point.



POINT

Caresse du Soleil

Dans la clarté du Matin bien ensoleillée, sous les ombrages que traversent des lumières d'or, elle s'avance. C'est l'heure charmante où

Comme une vierge au teint vermeil
Dans le jardin des cieux venue,
L'Aube ayant vaincu le sommeil,
Cueille les fruits d'or de la nue.

*

Dans l'azur immense verger
Des constellations fécondes,
Elle passe d'un pas léger
Laissant flotter ses tresses blondes.

Elle est pareille à l'Aube, celle qui vient ainsi, dans la grâce exquise de sa jeunesse, mettre le rayon clair de son sourire dans cet immense rayonnement des choses. C'est la capricieuse enfant qui, comme l'antique Pandore, tient entre ses petites mains, le secret de nos chagrins et de nos joies. C'est la Femme qui ne sait encore son pouvoir fatal.

Ce pendant que, mêlant sa voix au concert éperdu des choses, le poète lui chante :

Tandis que l'Aurore dénoue
Les cheveux ardents du soleil,
L'or des tiens flottants sur ta joue
Luit d'un rayonnement pareil.

Tes bras nus et ta gorge nue,
Que baisent tes cheveux mouvants,
Se colorent comme la nue
De frissons roses et vivants,

Et ta bouche où l'âme attirée
Trouve une éternelle prison
S'ouvre comme la fleur pourprée
Qui monte au bord de l'horizon.

Indifférente à la chanson du poète, elle écoute plutôt celle des cigalles stridentes, le murmure de la source qui semble appeler son image, comme autrefois celle de Narcisse, le frisson du zéphyr dans les feuillages tendus, comme des palmes, vers son inconsciente beauté. Car avant d'être cruelle pour trop savoir comment nous souffrons, la Femme l'est déjà pour ne pas savoir encore qu'on souffre d'elle.

Comme une floraison de lis,
Monte des horizons pâlis
Une aube aux langueurs d'amoureuse.
Devant ses appâts nonchalants
Le rideau des nuages blancs
S'ouvre et son lit d'azur se creuse.

Les collines sous ses beaux seins
Se frangent, moëlleux coussins,
D'une vapeur de mousseline;
Et sur l'oreiller que lui font
Les brumes au duvet profond
Sa tête se pâme et s'incline !

O Femme, apprends les divines langueurs de la Nature sous la première caresse du Soleil !





HUGUES

L'Indolence



Languissante est la beauté nue en cette image et comme empreinte d'une obscure mélancolie. — A quoi bon, semble-t-elle dire, tant d'attraits que, sous le voile de

vêtements, découvrent seuls aujourd'hui les caprices du sculpteur ou la fantaisie du poète ? L'âme antique s'éplore certainement dans cette figure indolente que semble miner au dedans un incurable ennui. C'est l'âme des Nééres des Lycoris qui se lamente tout bas, cependant que le goût imbécile des hommes n'a de regards que pour de vaines poupées. Ne semble-t-elle pas dire :

Où sont les Dieux doux et charmants
Que jadis on servait en Grèce,
Qu'adoraient les jeunes amants
Aux pieds de leurs blanches maîtresses ?

Les Dieux dont le culte voulait
Des têtes de fleurs couronnées,
Quand, dans les chansons, s'exhalait
La gloire des Panathénées ?

Où sont les Dieux doux et charmants,
Qu'adoraient les jeunes amants
Aux têtes de fleurs couronnées ?
Où sont les temps où les bergers
Célébraient ma grâce rebelle,
Avec des chants doux et légers
Et me proclamaient la plus belle ?

Les temps où tout le long des flots,
S'éveillait la lyre d'Orphée,
Et passaient les divins sanglots
Dont son âme était étouffée ?

Où sont les temps où les bergers
Avec des chants doux et légers,
Réveillaient la lyre d'Orphée ?

Pauvre Néère ! Pauvre Lycoris !

La stupidité contemporaine n'a d'hommage que pour les filles fardées qu'emporte le caprice des modes à travers la banale admiration des cités. Mais, ô fille de pierre qu'un artiste fidèle et ému a tirée des flancs du roc où dormait ton immortalité, comme moi, sans doute, il te dit, dans la même ferveur éprise d'idéal lointain et de glorieux souvenir :

Aux rites saints que le Temps, d'un coup d'aile,
Précipita dans l'éternel oubli,
Je garde une âme héroïque et fidèle.
De mes dieux morts mon cœur reste rempli.
Mêlant ma voix à la plainte de l'onde.
Tout bas, je pleure, en mes rêves lointains,
La Beauté morte et le soleil éteint
Dont la splendeur illuminait le monde !

O fleur qui semble penchée, sur ta tige vivante, sous les larmes du Matin, cet horizon déjà lointain du monde, attends le soleil qui te ressucitera dans la gloire éternelle ; attends le jour qui vengera la Beauté insultée par les ironiques hommages des dépravés ou des sots !









HUGUES

L'Immortalité

Ailée et le front couronné du laurier symbolique, elle va, dans le granit, du poids retentissant d'un maillet, écrire le nom qui ne devra jamais mourir dans la mémoire des hommes. Ouvrière souvent tardive de la justice, elle va creuser, au cœur

*

même des rocs à venir une blessure glorieuse que le temps ne saurait plus fermer. Et à son approche, le bloc inerte, infécond, se couvre d'une verdure légère, de floraisons sauvages et parfumées par où le pardon de l'âme oubliée remonte vers l'infini des Cieux.

Ceci est l'Immortalité certaine, celle qu'affirment encore les noms sacrés d'Homère, de Phidias, de Moyse demeurés vivants dans la mémoire des hommes.

Mais combien à qui cette immortalité, désintéressée de toute survie personnelle, ne suffit pas et qui souhaitent de renaître ailleurs que dans la fidélité religieuse du souvenir!

Le poète est de ceux-là, de ces obstinés que ne découragent ni les secpticismes de la science, ni les mathématiques des athées. L'âme de Platon, toujours emplie du pressentiment des destinées futures, est demeurée en lui, avec les spiritualismes ingénieux du monde païen. C'est un flot de sang Latin que notre race n'a pas su encore chasser de ses veines. Aussi, devant les étoiles, le poète s'écrie :

Où vont les étoiles en chœurs ?
Elles vont où s'en vont nos cœurs,
Au devant de l'Aube éternelle.
Mêlons notre âme à leurs rayons
Et, sur leur aile d'or, fuyons
A travers la Nuit solennelle.

L'ombre n'est, dans l'immensité,
Qu'un seuil au palais de clarté
Qu'ouvre la Mort comme une aurore.
L'ombre n'est que l'obscur chemin
Qui mène d'hier à demain,
Du soir au matin près s'éclore.

Suivons donc les astres sacrés
Qui, du jour, montent les degrés,
Des ombres déroulant la chaîne.
Comme eux, vers la mort nous glissons,
Et, comme eux, quand nous pâlissons,
C'est que la lumière est prochaine.

Un rêve peut être que cela, mais que des sages ont cependant rêvé comme les poètes !

Qu'il soit ou non ami des réalités à venir, dans l'obscurité de nos destins, l'artiste, sculpteur ou peintre, œuvre du pinceau ou du ciseau a, devant lui, l'Immortalité plus certaine qui nous vient d'œuvres où s'est empreinte l'image sacrée du Beau.

Pourquoi je vis ? Pour l'Amour du laurier.

a dit si noblement mon maître Théodore de Banville, dans une de ses admirables ballades.

Heureux qui vit pour l'amour du laurier !

dirons-nous après lui.

Et nous te saluons, Image vengeresse des justices à venir, impassible image qui portes une pointe d'acier à la main, non pas pour y percer, comme Bellonne, les poitrines des jeunes hommes jetés les uns contre les autres dans la bataille impie, mais pour ressusciter, dans la gloire, comme le bâton de feu du prophète ouvrant le cœur d'un rocher, ceux que le présent a méconnus souvent, et dont jamais d'ailleurs il n'a pu mesurer la taille, la postérité étant faite pour ces œuvres de réparation.





CORDONNIER

Fleur de Mort

La pose du sphinx veillant au seuil mortuaire des Pyramides. La tête renversée et très droite sur le cou tendu, les reins cambrés et le poids du torse portant sur les deux coudes, cependant que le reste du corps s'écrase, rectiligne, sans flexion,

sur le sol horizontal. Un défi dans les yeux à demi-clos, une énigme dans le sourire cruel, le mystère partout dans cet être dont la beauté semble faite de funérailles.

Un sphinx, non !

La Femme. La Femme perverse, la courtisane sans doute, *Vénus meretrix.*

Celle à qui le poète dit :

Sont-ce bien tes baisers que j'ai bus sur ta lèvre,
Vase amer où ton cœur me vend la trahison ?
D'autres lèvres, sans doute, y mirent leur poison,
Pour qu'ils aient aussi mal désaltéré mes fièvres.

Honte à mes yeux ! — Ils ont, sur ton front plus vermeil,
Lu l'affront d'une étreinte encor mal effacée.
M'attirant sans ferveur sur ta gorge lassée.
Tu m'as tendu des bras qui cherchaient le sommeil.

Honte à ma bouche ! — Elle a savouré cette lie
Que gardait à ma soif leur haine ou leur pitié,
De l'ivresse commune accepté la moitié
Et vidé jusqu'au fond cette coupe avilie.

Honte à mon âme ! — Elle a sous l'outrage mortel
Détourné sans frapper, le faix de sa colère,
Et, de ton mépris seul, attendant son salaire
A ton corps profané conservé son autel !

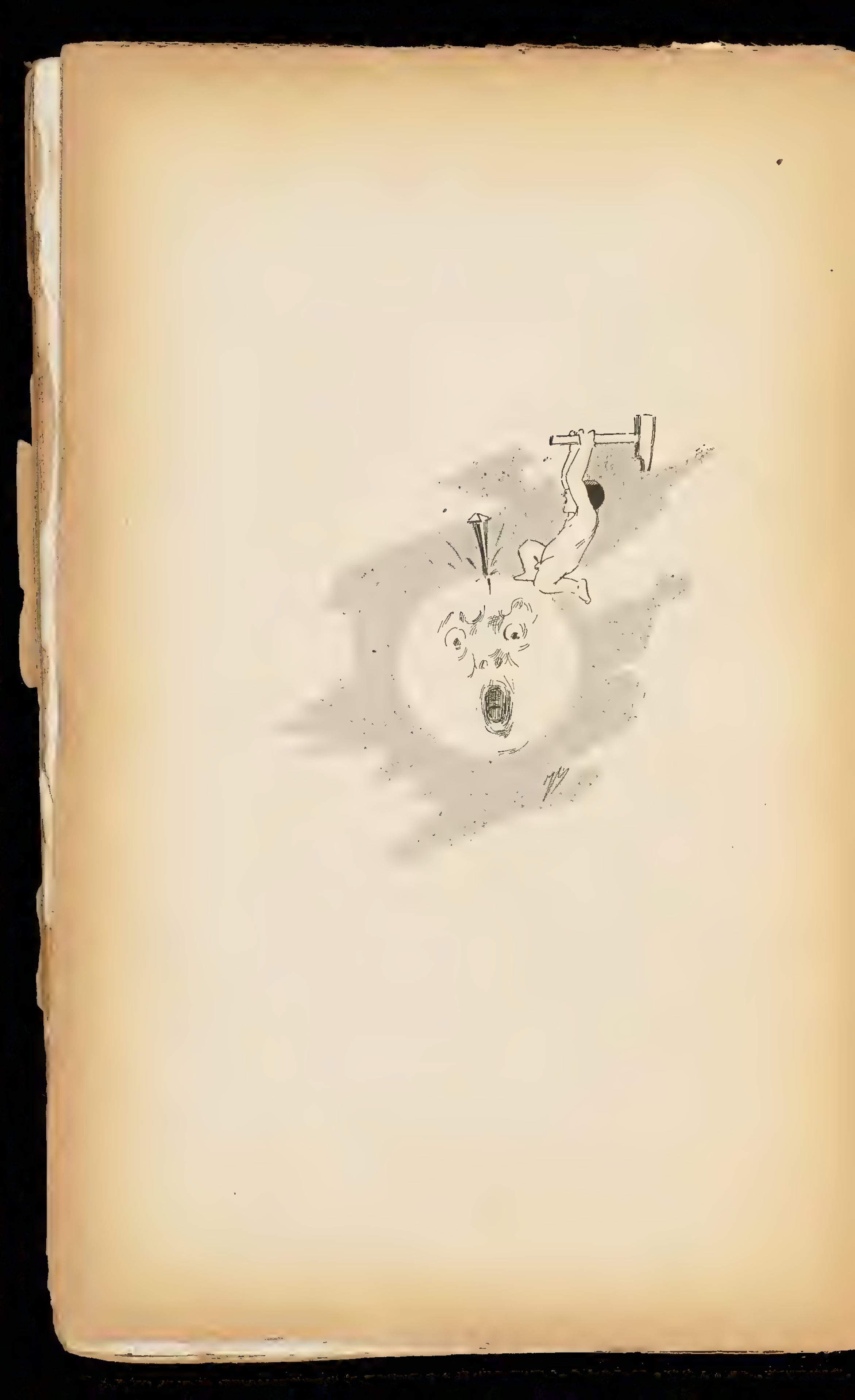
Car Dieu fit, de ton corps, le pardon de ton âme :
— Entre ton cœur pervers et mon cœur révolté,
Comme une armure sainte il a mis ta Beauté
Et d'être belle il t'a fait le droit d'être infâme !

O toi qui, comme une fleur, portes un crâne sur un coussin, image cruelle de la Volupté, tu n'es cependant pas maudite de ceux qui sont morts par toi et leur dernier souffle s'est exhalé, dans tes bras indifférents, sans colère.

Hors pour ceux que tente la gloire, où auraient-ils pu mieux se coucher que dans le suaire grand ouvert de tes fatales caresses ?

Amant dont le désir, sitôt repu, s'affame,
Et que rive à la chair une inflexible loi,
J'ai souffert par le corps sans tache de la femme
Et plus souffert encor par son âme sans foi !

Mais quel autre chemin que cette souffrance offre la Vie à ceux qu'elle a repus et lassés ? Pour moi je ne me sens pas la force de maudire ces meurtrières amantes qui du moins, à leurs victimes, ont donné l'effroyable et délicieuse mesure de ce qu'il faut endurer, de la Femme, pour en mourir.







DAMPT

Bacchante

Le chant de la syrinx aux cymbales mêlée
Monte du bois profond cher aux faunes cornus,
Et des filles d'Hellas la troupe échevelée
Aux fraîcheurs du gazon, égare ses pieds nus.

Sur leur bouche vermeille et leurs épaules blanches
S'épanouit l'honneur d'un éternel printemps,
Cependant qu'en fruits d'or l'Automne rit aux branches,
Ensanglantant les bras lassés des ceps flottants.

*

Dans un taillis très clair, au bord d'une fontaine,
Près d'un enfant debout, des porteurs de pipeaux,
Posant le bruit troué sur sa lèvre incertaine
Lui montrent l'art sacré d'appeler les troupeaux ;

De déployer aux vents les ailes de la danse
Et de chanter l'Amour aux rythmes languissants,
Les nymphes, de leurs doigts, lui marquant la cadence,
Goûtant une langueur secrète à ses accents.

Sur le sable, tout près, la panthère charmée
De ses yeux étoilés laisse mourir l'éclair,
Et, sous l'adieu du jour, la Nature pâmée
Boit une ivresse étrange aux caresses de l'air.

C'est que l'enfant chanteur, sur sa flûte sonore
Dit la terre domptée et les hommes vaincus
Par les vignes de feu dont la Thrace s'honore,
Et que cet immortel est le divin Bacchus !

C'est une des victimes du jeune Dieu que le sculpteur nous montre, une de ces nymphes affollées par ses chansons, qui, tout le jour, ayant couru par les vignes ensoleillées et mûres, y a ensanglanté ses beaux pieds, cueilli des guirlandes pour son front, des bracelets rustiques pour ses bras empourprés. Et la sainte folie du raisin lui étant descendue des lèvres, par tout le corps, lui mettant comme

une sève nouvelle aux veines, entre ses doigts luisants elle écrase voluptueusement des raisins.

Mais la férocité native de la Femme apparaît jusque dans son sourire.

Elle est de celles qui ont déchiré, de leurs ongles aigus comme des pointes de flèches et de leurs dents brillantes comme des perles, le cœur du doux fils de Linus

Quand les vierges de Thrace, aux crinières tragiques,
Effroyable vendange ! écrasaient ses flancs nus !

Et devant cette image, au sourire à la fois voluptueux et cruel, ou la morsure se devine plutôt que le baiser, je pense au doux fantôme d'Orphée promenant sa mélancolie à travers les bois sacrés et brusquement saisi par les Ménades ivres. Ainsi la pensée meurt en nous, dans l'effroyable délire des sens. Avec terreur, je te regarde, ô Bacchante dont la chevelure est faite de feuilles de pourpre et de grappes ensanglantées !




Rougeron Vignerot sc.



CHARPENTIER

Femme montant dans sa baignoire

Une de ces œuvres de modernité voulue ou le peintre ou le sculpteur semble avoir quelquefois cherché comme une circonstance atténuante à l'étude du nu, en ce temps de réalité vêtue.

Mais ce n'est pas le cas.

J'imagine que c'est ce joli développement d'un mouvement nouveau en sculpture qui a séduit l'artiste.

Et, de fait, celui-ci est absolument charmant et je ne vois quel autre accessoire qu'une baignoire aurait pu le motiver.

Appuyée des deux mains au même rebord de la vasque, elle se soulève sur une jambe demeurée tendue, ce pendant que l'autre a déjà posé un genou sur le métal où la condensation de l'air humide met une rosée. Ainsi, presque de face, la croupe nous est-elle tendue, infléchie par un pli charnel à la hanche, le torse s'en dégageant droit jusqu'à la tête qui n'apparaît qu'en profil perdu. Laissant de côté l'amusement du décor qui n'est pas cependant sans quelques excitations, qu'il s'agisse du corset posé au dossier de la chaise, des jupons amoncelés et tièdes encore de la chaleur de la peau, l'œuvre est charmante pour ce que ce n'est pas une Diane au bain qui aurait pu nous la donner. Ce n'est pas en effet, d'une flèche qu'aurait pu être menacé l'Actéon que nous sommes, nous qui surprenons cette virginale personne au moment de ses ablutions.

Or voilà ce que la sculpture contemporaine qui a besoin de se revivifier devrait chercher. Les *discoboles* et les *rétiaires* ont fait leur temps et n'osent presque plus se montrer même au Salon des Champs-Élysées toujours hospitalier

cependant à la tradition. Nous montrer la Femme, dans l'immuabilité de sa beauté originelle, mais à travers les variations du mouvement, suivant les coutumes, voilà le but de toute recherche saine de modernité.

Mais voilà bien de l'esthétique à propos d'une image faite pour inspirer un courant d'idées plus joyeux.

Ni trop chaud, ni trop froid, madame, votre bain, mais plutôt un peu frais. Les fermetés exquises de vos chairs, recevront de ce baiser frissonnant comme un coup de fouet, quelque chose comme la saine caresse dont la brise matinale nous rose, l'automne, le visage.

Voilà pour le côté hygiénique de votre occupation.

Qu'elle vous cherche pour distraire l'oisiveté de cette heure? Rêver est l'emploi que je vous en conseille, les paupières à demi-fermées seulement de façon à ne rien perdre des jolis spectacles que vous réservent les transparences de l'eau. Pendant qu'un orgueil très doux vous viendra de cette contemplation de vous même, dans le tremblement des petites vagues que soulèveront vos moindres mouvements, écoutez tomber, une à une, comme des étoiles sonores dans le nu, les gouttes d'eau du robinet. Vous y entendrez pleurer les larmes du poète qui vous aime et qui vous dit cette chanson que le pauvre Delibes avait mise en musique si délicieusement:

Sur la source elle se pencha,
La source doubla son image
Et ce fut un charmant mirage
Qu'un peu de vent effaroucha.

Sous le grand bois elle chanta,
L'oiseau doubla son chant sauvage
Et ce fut un charmant ramage
Qu'un peu de vent effaroucha.

Quand j'effleurai ton doux visage,
Ta bouche ma bouche doubla,
Le vent peut balayer la plage.

— O Myrto que me fait l'orage !
Ton baiser reste toujours là :

Et maintenant, rêvez encore, belle Myrto, pendant que le cigne de cuivre qui tend son cou vers vous s'anime peut être, en dedans, de l'âme obscure d'un Jupiter, en vous voyant si pareille à l'immortelle Léda.



Paris. — Imp. E. BERNARD & Cie, 71, rue La Condamine